

CHAPITRE I

Changements sémantiques

C E CHAPITRE dresse un panorama des recherches passées et actuelles sur les changements sémantiques. La naissance de l'étude scientifique des changements sémantiques coïncide avec l'avènement de la sémantique en tant que part de la linguistique au 19^e siècle. Celle-ci est alors encore une science jeune, et son approche est par essence diachronique. À l'image de la phonologie qui, à cette époque, se préoccupe uniquement de l'évolution de la forme des mots, la sémantique naissante se penche naturellement sur l'évolution de leurs sens. Les travaux de cette époque ont principalement abouti à diverses classifications des types de changements sémantiques. Nous y référerons par la suite sous le nom de tradition taxonomique. Particulièrement foisonnante au début du 20^e siècle, son déclin est marqué à partir des années 30. Néanmoins son apogée est postérieure à cette date, et correspond aux travaux de Ullmann (1951/1957, 1952/1965, 1962/1967)

représentant une grande synthèse de toute cette tradition. La première partie de ce chapitre lui est consacrée.

Le structuralisme saussurien, qui a établi la distinction entre diachronie et synchronie, a contribué au déclin de la tradition taxonomique en réorientant la sémantique vers la synchronie. Néanmoins, la notion d'interdépendance entre les éléments de langue qu'il postule aura contribué à un renouveau des recherches sur les changements sémantiques. Tandis que les taxonomistes focalisaient leur attention sur les changements de sens de mots pris isolément, s'est développé dans les années 70 un mouvement d'obédience typologique, qui a considéré les évolutions au sein de *champs sémantiques* et de manière trans-linguistique afin de dégager des universaux des changements sémantiques. La seconde partie de ce chapitre sera consacrée à ces travaux. Ils seront cependant précédés de l'exposé des travaux de Trier (1931) et de Stern (1931), deux précurseurs de l'étude diachronique des champs sémantiques.

Enfin, la dernière partie de ce chapitre introductif sera consacrée à l'étude de travaux plus récents, affiliés à la linguistique cognitive. À la différence de ceux présentés dans les première et seconde parties qui restent descriptifs, ces travaux avancent des explications quant aux mécanismes cognitifs sous-tendant les changements sémantiques.

1 La tradition taxonomiste

Il est généralement reconnu d'accorder la paternité de la sémantique au philologue allemand Christian Karl Reisig (Nerlich, 1992 ; Gordon, 1982). En effet, lors des cours qu'il dispensa dans les années 1820, il plaida en faveur d'une *sémasiologie*, ou science des significations, qui viendrait compléter la grammaire traditionnelle, alors cantonnée à l'étude de la forme des mots, l'*étymologie* (qui correspond, en termes d'aujourd'hui, à ce qui va de la phonétique/phonologie à la morphologie), et à l'étude de l'articulation des mots entre eux, la *syntaxe*. À l'image de la linguistique du 19^e siècle, la proposition de Reisig est essentiellement diachronique :

Si nous pouvions mettre en avant un certain nombre de principes qui démontreraient le développement du sens et l'usage d'un certain nombre de mots, une autre partie intégrale de la grammaire émergerait, la science du sens, ou sémasiologie.

(Reisig, 1839, p. 18–19 ; cité par Nerlich, 1992)

Les principes généraux qui gouvernent les changements de sens que Reisig appelle de ses vœux pieux, ont constitué la pierre philosophale de tous les sémanticiens diachroniciens jusqu'à aujourd'hui. Il faudra attendre le Français Michel Bréal et son *Essai de Sémantique* en 1897 pour avoir une première proposition marquante des dits principes. Ce faisant, il ouvre le bal de toute une série de classifications des changements sémantiques, de leurs mécanismes et de leurs causes, qui culminera dans les années 1950 avec les travaux du Suédois Stephen Ullmann.

1.1 Michel Bréal

1.1.1 La science des significations

Si Reising fut l'instigateur de la sémiologie allemande, Bréal a été le fondateur de la sémantique française. Les motivations qui poussèrent Bréal à proposer un nouveau champ d'étude – méritant un nouveau nom, c'est en effet à lui que l'on doit le terme *sémantique* – sont sensiblement comparables à celles de Reising : le constat de l'oubli de tout un pan de la nature du langage – le sens – dans son étude :

L'étude où nous invitons le lecteur est d'espèce si nouvelle qu'elle n'a même pas encore reçu de nom. En effet, c'est sur le corps et la forme des mots que la plupart des linguistes ont exercé leur sagacité : les lois qui président à la transformation des sens, au choix d'expressions nouvelles, à la naissance et à la mort des locutions, ont été laissées dans l'ombre ou n'ont été indiquées qu'en passant. Comme cette étude, aussi bien que la phonétique et la morphologie, mérite d'avoir son nom, nous l'appellerons la SÉMANTIQUE (du verbe *σημαίνω*), c'est-à-dire la science des significations. (Bréal, 1883/1995, p. 273)

Ce que Bréal entend par *sémantique* diffère de son acception actuelle ; le mot 'sémantique' lui-même a subi un changement sémantique. Comme la sémasiologie de Reising et l'ensemble de la linguistique pré-saussurienne, la sémantique de Bréal est un programme d'essence diachronique. Mais surtout, dans l'idée de Bréal, la sémantique correspond à l'ensemble des éléments convoyant les bases de la compréhension lors de la communication linguistique. Elle recouvre donc des phénomènes qui, selon l'économie actuelle de la linguistique, seraient désignés comme non seulement sémantiques, mais aussi syntaxiques ou morphologiques (Nerlich, 1992). Il ne faut pas dès lors se trouver surpris par le titre, *Comment s'est formée la syntaxe*, de la troisième partie de son *Essai de sémantique*. Néanmoins, la séman-

tique lexicale, bien qu'elle ne soit jamais nommée comme telle dans ses écrits, est l'une des préoccupations majeures de Bréal, et c'est cet aspect de son œuvre que nous allons développer.

L'objectif affiché par Bréal lors de l'établissement de la sémantique n'est pas de partir à la recherche du sens premier des mots, comme le fait la grammaire comparée qui cherche à reconstruire des états de langue anciens. Plutôt qu'historique, la démarche de Bréal est psychologique : à la différence de bien de ses contemporains, qui usent et abusent de métaphores darwinistes, assimilant langues et mots à espèces et organismes, appliquant aux premiers les mécanismes évolutifs des seconds, Bréal insiste sur le caractère psychologique du langage et voit la sémantique comme une démarche cherchant à expliciter les "*lois intellectuelles*" – on dirait aujourd'hui lois cognitives – qui guident l'évolution des sens.

On a appelé le langage un organisme, mot creux, mot trompeur, mot prodigué aujourd'hui, et employé toutes les fois qu'on veut se dispenser de chercher les vraies causes. Puisque d'illustres philologues ont déclaré que l'homme n'était pour rien dans l'évolution du langage, [...] il m'est apparu utile d'avoir enfin raison de ces affirmations et d'en finir avec ces fantasmagories. (Bréal, 1897/1924, p. 255)

Je ne crois pas cependant me tromper en disant que l'histoire du langage, ramenée à des lois intellectuelles, est, non seulement plus vraie, mais plus intéressante : il ne peut être indifférent pour nous de voir, au-dessus du hasard apparent qui règne sur la destinée des mots et des formes du langage, se montrer des lois correspondant chacune à un progrès de l'esprit. (*ibid.*, p. 257–258)

1.1.2 La classification de Bréal

Cette approche psychologique de la sémantique a conduit Bréal (1897/1924) à distinguer dix types de changements sémantiques : les quatre tendances des mots

que sont la péjoration, la mélioration, l'affaiblissement et le nivellement, puis la restriction et l'élargissement de sens, la métaphore, l'épaississement de sens, le raccourcissement et la contagion. Nous allons à présent passer en revue ces différents types de changements sémantiques.

Les tendances des mots

Bréal distingue quatre "*prétendues*" tendances auxquelles sont soumis les mots.

Péjoration La tendance péjorative est celle par laquelle les mots sont conduits à prendre des connotations négatives. Bréal cite, entre autres, l'exemple suivant : latin *mentire* "imaginer" > "mentir". L'explication avancée par Bréal pour justifier la péjoration est "*une disposition très humaine qui nous porte à voiler, à atténuer, à déguiser les idées fâcheuses, blessantes ou repoussantes*" (*ibid*, P. 100). Par pro-pension à l'euphémisme, nous utilisons, pour désigner le choquant, des mots sans connotation particulière, qui, à force, subissent une péjoration.

Mélioration La tendance inverse est décrite par Bréal sous le nom de mélioration. Il propose comme exemple : anglais *smart* "tranchant, pointu, douloureux" > "vif, spirituel". S'étendant peu sur la mélioration, Bréal invoque comme justification que "*[l]a politesse a ses raffinements singuliers, l'affection a de curieux détours qui font que des termes à signification défavorable perdent ce qu'ils avaient de fâcheux. L'amitié, comme si elle était en peine d'adjectifs appropriés, change le blâme en éloge et fait du reproche une louange plus savoureuse*" (*ibid*, p.102).

Affaiblissement La tendance à l'affaiblissement se pose aussi en opposition à la péjoration. Alors que cette dernière est due à l'utilisation, par euphémisme, de mots

peu marqués pour se référer à des choses négativement marquées – acquérant par là-même cet aspect négatif –, l'affaiblissement est dû à l'utilisation, par exagération, de mots très marqués pour des choses peu marquées, conduisant ces mots à un affaiblissement de leur marque. Un des exemples de Bréal est : français *tourmenter* "supplicier, torturer" > "tracasser, préoccuper".

Nivellement Enfin, la dernière tendance identifiée par Bréal est le nivellement, du fait duquel les mots changent de registre :

Herr, en allemand, était un titre réservé aux gentilshommes : c'est le comparatif d'un ancien adjectif signifiant «élevé». La chambre des seigneurs à Berlin s'appelle encore *das Herren Haus*. Mais ce titre n'est pas plus magnifique aujourd'hui qu'en français celui de *Monsieur*.

(*ibid*, p. 104)

Restriction et élargissement de sens

Restriction et élargissement de sens sont deux phénomènes que Bréal attribue à la même cause :

Un fait qui domine toute la matière, c'est que nos langues, par une nécessité dont on verra les raisons, sont condamnées à un perpétuel manque de proportion entre le mot et la chose. L'expression est tantôt trop large, tantôt trop étroite.

(*ibid*, p.107)

Restriction de sens La restriction de sens est, selon Bréal, la conséquence de l'existence dans les langues de mots au caractère général, pouvant être employés dans des situations particulières. "*Si, pour une cause quelconque, le mot vieillit dans toutes ses acceptions, sauf une seule, il s'en va aux âges futurs avec la valeur unique qui lui est restée*" (p.111). Par exemple : latin *fenum* "produit" > "foin", de son usage par les paysans.

Élargissement de sens L'élargissement de sens est donc le phénomène inverse de la restriction, par lequel les mots ont tendance à se doter d'un sens plus large que celui qu'ils ne possédaient. Tandis que Bréal attribue les causes de la restriction aux conditions d'utilisation des langues, l'élargissement trouve ses causes dans les "événements de l'histoire (*ibid*, p. 117) : français *gain* "récolte agricole" > "profit, bénéfice". Au fur et à mesure que des activités autres que l'agriculture ont pris de plus en plus d'importance, le sens de *gain* s'est élargi.

Métaphore

La métaphore est, nous le verrons par la suite, un élément fondamental des changements sémantiques, et Bréal ne manque pas de la reconnaître comme telle en mentionnant "*combien la langue en est pleine*" (*ibid*, p. 125). Non spécifiquement définie par Bréal qui en accepte la définition rhétorique classique, la métaphore confère à un mot un nouveau sens en vertu de l'analogie structurelle entre ses nouveau et ancien sens : "*La vue d'une similitude entre deux objets, deux actes, la fait naître*" (*ibid*, p. 124).

Parmi la multitude d'exemples fournis par Bréal dans son exposé sur la métaphore en tant que mécanisme de changement sémantique, les tous premiers, illustrant "*comment le peuple romain nomme ce qui est bon et ce qui est mauvais*", sont les plus intéressants. Sans le dire explicitement, il montre comment on s'exprime sur l'abstrait et le subjectif, à partir du concret et du perceptif, anticipant ainsi de près d'un siècle les propos de Lakoff & Johnson (1980) que nous détaillerons à la section 3.3.1 :

Ce qui est bon : c'est ce qui va droit et en mesure (*recte atque ordine*¹),

¹(sic) ; *recte atque ordine* : avec droiture et ordre ; correctement et dans l'ordre.

ce qui est plein et a du poids (*integer, gravis*¹). Mais la légèreté est un mauvais signe (*levis, vanus, nullius momenti*²). Ce qui est de travers devient le symbole de toute perversité (*pravus*³). L'intelligence est comme une pointe qui pénètre (*acumen*⁴), mais la sottise ressemble à un couteau émoussé (*hebes*⁵) ou un plat qui manque de sel (*insulsus*⁶).
(*ibid*, p. 125)

Bréal insiste aussi sur "*une espèce de métaphore, extrêmement fréquente dans toutes les langues*" (*ibid*; p. 131), qui repose sur la transposition d'une expérience sensorielle sur une autre, comme par exemple "*transporter à l'ouïe des sensations éprouvées par la vue, ou au goût les idées que nous devons au toucher*" (*ibid*, p. 132). Ce type de métaphores a été depuis étudié en détail (voir section 2.3).

Épaississement de sens

L'épaississement de sens désigne, chez Bréal, le processus par lequel des mots au référent abstrait viennent à désigner des objets concrets. Bréal cite l'exemple du latin *mansio*, qui référait originellement à l'action de s'arrêter, qui a pris le sens de "auberge, gîte d'étape" (l'endroit où l'on s'arrête) avant de donner le français *maison*

Raccourcissement

Le raccourcissement est le nom donné par Bréal à l'ellipse, ou plutôt à sa conséquence : le processus par lequel, lorsque deux mots sont fréquemment associés, si

¹*integer* : plein, non entamé ; intègre. *gravis* : lourd ; grave, digne, noble.

²*levis* : léger ; sans importance, superficiel. *vanus* : vide ; sans fondement, mensonger, vaniteux. *nullius momenti* : sans importance.

³*pravus* : tordu ; défectueux, mauvais.

⁴*acumen* : pointe ; subtilité, finesse.

⁵*hebes* : émoussé ; sans vivacité, sans finesse, obtus.

⁶*insulsus* : insipide, sans sel ; sot, niais.

l'un vient à être omis régulièrement, l'autre absorbe son sens. Par exemple lat. *novella* "nouvelle" > "jeune vigne", par omission de *vitis* dans le syntagme *novella vitis*, "la nouvelle vigne". Bréal cite encore comme exemple qu'"à Versailles, le lever était le lever du roi".

Contagion

Contagion est le terme employé par Bréal pour le principe selon lequel la cooccurrence répétée de deux mots peut conduire à l'absorption (d'une partie) du contenu sémantique de l'un par l'autre. L'exemple employé par Bréal pour illustrer son propos est celui de la négation en français : initialement la négation était portée uniquement par *ne*. Les mots *pas*, *point*, *rien*, *personne*, ..., ont servi à renforcer et nuancer la négation, jusqu'à l'incorporer complètement, le *ne* étant fréquemment omis en français oral.

1.1.3 Critiques de la classification de Bréal

La classification des changements sémantiques établie par Bréal est, on l'a vu, la première à avoir été proposée. En ce sens, elle revêt une importance particulière : elle a ouvert la voie vers l'établissement de taxonomies toujours plus précises, étape linnéenne indispensable avant d'aborder une étude plus poussée de tout phénomène. La classification bréalienne, ainsi que la démarche qui l'y a conduit, est par ailleurs anticipatrice en plusieurs aspects de travaux qui lui sont postérieurs, préfigurant en particulier le cheminement et les résultats de la grammaire cognitive, notamment dans les apports de celle-ci à l'étude des changements sémantiques.

En premier lieu, il nous paraît primordial de souligner, une fois de plus, la vo-

lonté affichée par Bréal de faire de la sémantique une science visant à expliciter les "lois intellectuelles", ou les mécanismes cognitifs dans un vocabulaire plus actuel, expliquant les phénomènes linguistiques observés. Cette orientation allait à contre courant de la mouvance d'alors qui tendait à conceptualiser les langues comme des organismes autonomes soumis à une évolution dont les mécanismes leur sont propres. Cette orientation psychologique, incarnée aussi par quelques uns de ses contemporains et surtout par nombre de ses successeurs (voir Geeraerts (1991), qui cite, entre autres, Darmesteter (1887), Wundt (1900) – initiateur de la psychologie expérimentale – et Stern, 1931), sera abandonnée suite aux avènements du structuralisme saussurien puis du générativisme chomskien en linguistique, et du behaviorisme en psychologie. Le premier, qui pose la langue comme objet d'étude autonome, exclut tout recours au psychologique dans les explications des phénomènes linguistiques. Le second, adjoignant à l'autonomie de la langue la consécration de la syntaxe et du synchronisme, laisse ainsi bien peu de place à une sémantique diachronique. Enfin le dernier, né en réaction à la psychologie expérimentale de Wundt, refuse dans l'élaboration d'une théorie psychologique, l'invocation de toute entité mentale, car réputées inobservables, au profit des comportements, qui sont, eux, observables. Le behaviorisme écarte de fait la possibilité d'assimiler le sens à un objet mental, et de là-même, de caractériser la sémantique en termes psychologiques. La linguistique cognitive, réintroduisant une composante psychologique dans le langage, referme une parenthèse anti-psychologique et propose à nouveau, avec des méthodes et des concepts renouvelés, un paradigme qui la précédait d'un siècle.

Le second point de la classification de Bréal qui nous paraît être indice d'une intuition d'une finesse remarquable, est le traitement proposé par Bréal de la métaphore. Sans doute ce second point découle-t-il du premier : la réidentification de

la sémantique à la psychologie par la linguistique cognitive repose, en partie, sur un recentrage de la métaphore au cœur de la cognition. Reprenons à nouveau les propos de Bréal sur la métaphore, déjà cités ci-dessus : "*La vue d'une similitude entre deux objets, deux actes, la fait naître*" (p. 124). Pour Bréal, la métaphore est une conséquence automatique de la perception, elle est des lois intellectuelles qu'il aspire à déchiffrer.

Si être la première est un mérite pour la classification de Bréal, il ne faut pas pour autant en négliger les conséquences malheureuses. Bréal n'a pu éviter les écueils inhérents aux premières esquisses. Sa classification est imprécise, les catégories se recoupent et les phénomènes qu'elles regroupent apparaissent comme appartenant à des niveaux différents. La métaphore lat. *pravus* : "tordu" > "mauvais" n'est-elle pas une péjoration ? À l'opposé, lat. *integer* : "plein" > "intègre" n'est-elle pas une mélioration ? Pourquoi dire de ang. *smart* : "tranchant" > "spirituel" que c'est une mélioration tout en classant lat. *acumen* : "pointe" > "finesse" dans les métaphores, les deux cas semblant pourtant similaires ? De même, bien que Bréal s'en défende, il est possible de voir dans les raccourcissements des restrictions ou des élargissement de sens. Par ailleurs, la distinction entre contagion et raccourcissement semble obscure. Enfin, les argumentations qu'il propose sur la péjoration et la mélioration sont plus sociales que psychologiques.

Première tentative, la classification de Bréal, ne demandait qu'à être raffinée et améliorée. Les propositions alternatives ont été nombreuses (Nerlich, 1992), et nous ne nous arrêterons que sur la dernière, apogée de cette tradition, celle(s) de Ullmann.

1.2 Stephen Ullmann

L'œuvre d'Ullmann (1951/1957, 1952/1965, 1962/1967) se pose comme une synthèse de l'ensemble des travaux de sémantique en général, et de sémantique diachronique en particulier, qui l'ont précédée (Nerlich, 1992 ; Blank, 1999). En ce qui concerne la sémantique diachronique, Ullmann représente la quintessence de la tradition taxonomique des changements sémantiques et, de ce fait, la classification qu'il a établie a longtemps été considérée comme la référence en la matière.

La classification d'Ullmann est plus qu'une simple classification des types de changements sémantiques telle que celle de Bréal. En effet, il distingue les causes de changements sémantiques, les types de changements à proprement parler, et leurs conséquences.

1.2.1 Causes des changements sémantiques

Ullmann identifie six classes de causes pouvant provoquer un changement sémantique : les causes linguistiques, historiques, sociales, psychologiques, l'influence étrangère et le besoin d'un nouveau nom.

Causes linguistiques

Les causes linguistiques, historiques et sociales reconnues par Ullmann découlent directement des travaux de Meillet (1905). Ullmann regroupe sous le vocable *causes linguistiques* ce que Bréal désignait par *contagion*. Un mot change de sens sous l'effet d'une cause linguistique lorsque, suite à sa cooccurrence répétée avec un autre mot, il en absorbe une partie du sens.

Causes historiques

Les causes historiques entraînent des changements sémantiques du fait, paradoxalement, du conservatisme des langues par rapport à d'autres champs culturels. Ces causes interviennent lorsqu'il y a évolution des artefacts, des institutions, des idées ou des concepts scientifiques (Ullmann ne semblant pas considérer cette liste comme exhaustive) de manière concomitante avec le maintien du mot pour désigner l'objet en évolution. Par exemple le mot ang. *car* "voiture", provient de lat. *carrus* "chariot". L'évolution technologique des moyens de transport, couplée à la conservation de *carrus* > *car* entraîne un changement sémantique. Nous avons étudié les mécanismes associés à ce type de causes (Magué, 2005) ; ces résultats seront exposés au Chapitre III.

Causes sociales

Ces causes rassemblent les cas d'appropriation d'un mot par une partie spécifique d'une communauté linguistique, ou, au contraire, d'adoption par l'ensemble de la communauté d'un mot auparavant d'usage restreint. Le premier cas est illustré par Ullmann avec, entre autre, lat. *ponere* "placer, poser" > fr. *pondre*, du fait de son utilisation agricole. C'est le type de cause invoqué par Bréal pour motiver les restrictions de sens. Il est rejoint par Ullmann qui, explicitement, attribue comme conséquence à ce phénomène une spécialisation du sens.

Pour éclaircir son propos sur l'expansion à l'ensemble d'une communauté d'un mot à l'usage initialement confiné, Ullmann propose parmi ses exemples ang. *lure* "assemblage de plumes utilisé par les fauconniers pour rappeler leurs faucons" > "leurre". Ullmann voit dans ces expansions d'usage la cause des extensions de sens,

là où Bréal invoquait des causes historiques.

Causes psychologiques

Les causes psychologiques avancées par Ullmann sont celles directement imputables aux locuteurs. Outre les dispositions à détecter des similarités déjà soulignées par Bréal, Ullmann s'étend particulièrement sur deux caractéristiques psychologiques grandes pourvoyeuses de changements sémantiques : les facteurs émotionnels et les tabous.

Ullmann utilise le terme de facteurs émotionnels en référence à la théorie des "métaphores dominantes", d'inspiration freudienne, exposée par H. Sperber (1923). Selon celle-ci, les domaines émotionnellement saillants ont tendance à être source et cible de métaphores. Par exemple, pendant la première guerre mondiale, l'argot des poilus était influencé par ce qui avait trait aux armes, aussi bien en tant que source de métaphores (*mitrailleuse à gosses*, pour une femme ayant beaucoup d'enfants) qu'en tant que cible (*cuisine à roulette* pour tank).

Les tabous entraînent des changements sémantiques qui appellent à être étudiés sous un angle onomasiologique :

[Le tabou] impose un bannissement non seulement de certaines personnes, animaux ou choses, mais aussi de leur nom. Dans la plupart des cas, sinon dans tous, le mot tabou va être abandonné, et un substitut anodin, un euphémisme, va être introduit pour combler le manque. Cela va souvent conduire à un ajustement du sens du substitut, et de cette façon le tabou est une cause importante de changements sémantiques ¹.
(Ullmann, 1962/1967, p. 205)

Ullmann distingue trois classes de tabous, selon leur motivation psychologique : les tabous de superstition (*Seigneur* pour *Dieu*), les tabous de délicatesse (*non-voyant*

¹Notre traduction.

pour *aveugle*) et les tabous de bienséance (*faire pour déféquer*).

Influence étrangère

Un changement sémantique peut être l'imitation d'un changement déjà réalisé dans une autre langue. Par exemple, jusqu'à la fin du 19^e siècle, le verbe fr. *réaliser* avait comme unique sens "accomplir, achever". Parallèlement, le verbe ang. *realize* avait acquis le sens de "comprendre, se rendre compte". Ce changement en anglais a alors été emprunté de l'anglais par le français.

Besoin d'un nouveau nom

Enfin, la dernière cause de changements sémantiques identifiée par Ullmann est l'apparition d'un nouvel objet ou d'une nouvelle idée et la nécessité qui en découle de le ou la nommer. À cette fin, trois stratégies sont possibles : créer un nouveau mot, l'emprunter dans une langue étrangère, ou bien utiliser un mot existant de la langue, imposant alors à celui-ci un changement sémantique.

1.2.2 Types de changements sémantiques

Les causes identifiées par Ullmann sont autant de déclencheurs de processus selon lesquels un mot va acquérir un sens nouveau. Ces processus sont d'une grande variabilité, à l'intérieur de laquelle Ullmann reconnaît, à la suite de Roudet (1921) et de Gombocz (1926) quatre classes de changements sémantiques : la métaphore ou similarité de sens, la métonymie ou contiguïté de sens, l'étymologie populaire ou similarité de forme, et l'ellipse ou contiguïté de forme. Elles peuvent être schématiquement représentées par le Tableau 1.1.

	Similarité	Contiguïté
Sens	Métaphore	Métonymie
Forme	Étymologie populaire	Ellipse

Tableau 1.1 – Les types de changements sémantiques dans la classification de Ullmann (1962/1967)

Métaphore

Comme Bréal, et l'immense majorité des sémanticiens qui se sont attelés à l'établissement de classifications, Ullmann reconnaît à la métaphore une place d'importance parmi les différentes options offertes pour le déroulement d'un changement sémantique. Les changements par métaphore opèrent sur la base de la ressemblance entre le sens original et le sens nouveau. Ullmann définit la métaphore comme la désignation d'une notion (la cible) par une autre (la source) en conséquence du fait que "*par un acte d'assimilation aperceptive, on conjugue les deux notions en vertu de ce qu'elles ont en commun et l'on fait abstraction des différences*" (1951/1957, p. 278). Ullmann mentionne quatre types de métaphores récurrentes :

- Les métaphores anthropomorphiques, pour lesquelles les parties du corps constituent (le plus souvent) la source (une *bouche* de métro, la *tête* du cortège) ; les parties du corps peuvent néanmoins être aussi la cible de ces métaphores (la *pomme* d'Adam) ;
- Les métaphores animalières, qui ont comme source le règne animal et qui prennent pour cible des objets inanimés (*chien* de fusil) ou les Hommes (*rusé comme renard*) ;

- Les métaphores qui ont pour source le concret et pour cible l'abstrait (*brillant* "lumineux, étincelant" > "doué");
- les métaphores synesthétiques, dont la source et la cible sont des domaines perceptifs (une voix *chaude*).

Métonymie

Les métonymies sont les changements sémantiques reposant sur la contiguïté du sens initial et du sens nouveau. Ullmann propose une classification, non exhaustive, des types de contiguïté pouvant sous-tendre une métonymie :

- Les métonymies basées sur une relation spatiale, le nouveau sens étant spatialement contigu au premier (lat. *coxa* "hanche" > fr. *cuisse*).
- Les métonymies basées sur une relation temporelle, le mot désignant un événement venant à être utilisé pour quelque chose précédant ou suivant l'événement (fr. *collation* "conférence du soir des moines" > "repas suivant la conférence")
- Les métonymies allant de la partie vers le tout (fr. *blouson noir* "vêtement" > "personne qui porte le vêtement", ou encore fr. *clocher* > "village").
- Les métonymies de type inventeur / invention ou découvreur / découverte (*ampère* d'après André Ampère).

Sans les identifier, Ullmann rapporte la métonymie à l'épaississement de sens de Bréal, du fait que les métonymies, à l'inverse des métaphores, auraient tendance à associer un sens concret à un mot auparavant pourvu d'un sens abstrait (fr. *addition* "opération arithmétique" > "note du restaurant").

Étymologie populaire

L'étymologie populaire est le mécanisme selon lequel les locuteurs d'une langue réinterprètent la structure morphologique d'un mot, pouvant conduire dans certains cas à un changement de la forme (Fr *unicorne* > *une icorne*, puis *l' icorne* > *li-corne*), et dans d'autres, à un changement de sens (lat. *foris* "en dehors" > fr. *forain*. Initialement, *marchand forain* signifiait donc "marchand sans boutique, marchand ambulant". Parallèlement, lat. *feria* "vacances, repos, loisir" > fr. *foire*. La similarité phonologique entre *forain* et *foire*, conjuguée à la présence de marchands ambulants dans les foires a conduit à fr. *forain* "marchand ambulant" > "personne itinérante qui exerce son activité dans des foires".)

Ellipse

L'ellipse est le phénomène décrit par Bréal sous le vocable de *raccourcissement* par lequel lorsque deux mots sont fréquemment apposés, l'un tend à absorber le sens du syntagme (un *journal quotidien* > un *quotidien*).

1.2.3 Conséquences des changements sémantiques

Après avoir donné des classifications des causes de changement sémantique et de leurs mécanismes, Ullmann en propose une classification des conséquences. Ces conséquences, au nombre de quatre, étaient déjà présentes chez Bréal : deux concernent la portée du sens, qui peut subir soit une extension, soit une restriction ; les deux autres concernent la connotation : la péjoration et l'amélioration.

1.2.4 Critiques de la classification d'Ullmann

La classification proposée par Ullmann est l'aboutissement de plus de trois quarts de siècle de réflexions à propos de l'organisation à donner aux phénomènes de changements sémantiques. En choisissant de présenter la classification de Bréal, la première à avoir été proposée, et celle de Ullmann, l'apogée de cette tradition taxonomiste, nous avons souhaité mettre en lumière le parcours intellectuel effectué. Depuis la classification de Bréal, hétéroclite, mélangeant causes, processus et conséquences, les distinctions avancées se recoupant parfois et ne semblant pas toujours pertinentes, la progression suivie par plusieurs générations successives de sémanticiens a permis d'aboutir au système structuré d'Ullmann. Il ne faut néanmoins partir de celui-ci pour définitif et indiscutable. S'il est demeuré une référence pendant plusieurs décennies¹, le renouveau des études en sémantique diachronique, d'orientation résolument cognitive, opéré depuis un quart de siècle, tend, sinon à l'abandonner, tout du moins à le remettre en question, en particulier pour les causes et les processus.

La typologie des causes de changements sémantiques proposée par Ullmann a été l'objet d'une analyse critique par Blank (1999) qui lui reproche d'être "*une collection éclectique de motivations* [le terme pour 'cause' dans la terminologie de Blank], *conditions nécessaires et d'éléments accessoires*"² (p. 66). Si Blank reconnaît des causes véritables dans les *causes sociales* et *causes psychologiques* de Ullmann, il conteste plus ou moins fermement les autres éléments de la classification. Bien que Blank admette que les *causes historiques* et le *besoin d'un nouveau nom* puissent être causes de changements sémantiques, il y voit les deux pôles d'un même

¹Blank (1999) se risque à dater aux années 1990 le déclin de l'importance d'Ullmann

²Notre traduction.

phénomène, argumentant qu'une évolution technologique, institutionnelle ou autre, produit un nouvel objet, donc un nouveau concept, pour lequel un nom est nécessaire (une position similaire est défendue par Geeraerts, 1997). Par ailleurs, le *besoin d'un nouveau nom* est, selon Blank, la cause réelle des changements pour lesquels Ullmann invoque l'*influence d'une langue étrangère*. L'imitation d'un changement sémantique n'est que l'une des stratégies possibles en cas de besoin d'un nouveau nom, et est donc à mettre aux côtés des autres stratégies évoquées par Ullmann (Section 1.2.1 : la création d'un nouveau mot, l'emprunt lexical et le changement sémantique (mais l'argument de Blank ne rend pas compte de l'exemple de Ullmann fr. *réaliser* "accomplir" > "comprendre"). Enfin, Blank se refuse à voir dans les *causes historiques* de Ullmann de réelles causes de changements sémantiques, considérant les cooccurrences comme des conditions nécessaires aux ellipses, ces dernières restant déclenchées pour d'autres raisons.

Ullmann reconnaît lui-même qu'un changement sémantique peut appartenir à plusieurs des quatre classes qu'il propose, citant comme exemple *un Picasso* pour *une peinture de Picasso*. Dans ce cas, on a affaire, selon Ullmann, à un changement 'composite', étant donné qu'il s'agit à la fois d'une ellipse et d'une métonymie. On peut cependant argumenter qu'il s'agit uniquement d'une métonymie. Le trouble provient du fait même d'avoir intégré l'ellipse à la classification. En effet, celle-ci implique une appréhension onomasiologique du changement, alors que les autres classes impliquent une appréhension sémasiologique. Si l'exemple ci-dessus semble appartenir à deux classes différentes, ce n'est donc pas parcequ'il est de nature 'composite', mais parce qu'il peut être considéré simultanément onomasiologiquement ("*une peinture de Picasso*" : *une peinture de Picasso* > *un Picasso*) et sémasiologiquement (*Picasso* : "le peintre Picasso" > "*une peinture de Picasso*").

D'autre part, parmi les quatre types de changements sémantiques qu'il distingue, Ullmann reconnaît une importance supérieure à la métaphore et à la métonymie, qu'il place au cœur même du langage : "*une langue sans ellipse ni étymologie populaire serait un moyen de communication parfaitement adéquat, alors qu'une langue sans métaphore ni métonymie est inconcevable : ces deux forces sont inhérentes à la structure basique de la parole humaine*"¹ (Ullmann, 1962/1967, p. 223). La linguistique cognitive qui, encore une fois, sous-tend la plupart des recherches actuelles en sémantique diachronique, avance des positions proches de cette dernière assertion. Encore plus fermement qu'Ullmann, elle perçoit métaphore et métonymie comme deux éléments centraux non seulement du langage, mais surtout de la cognition en général (section 3.3.1). Du fait de ces présupposés théoriques, empiriquement soutenus, il est maintenant consensuel d'adopter la dichotomie métaphore / métonymie comme classification des changements sémantiques (Sweetser, 1990 ; Nerlich, 1992 ; McMahon, 1994 ; Wilkins, 1996 ; Bartsch, 2002 ; Györi, 2002 ; Traugott & Dasher, 2002 ; Haser, 2003).

¹Notre traduction.

2 Changements sémantiques et universaux

Une des tâches auxquelles se sont attelés les sémanticiens concernés par la diachronie est la recherche de ‘lois’, ou du moins de ‘tendances’, qui guident les développements sémantiques. La découverte de ces lois était déjà un objectif affiché par les fondateurs qu’étaient Reisig et Bréal (Section 1). L’idéal recherché est la démonstration que certains changements sémantiques obéissent à des lois universelles, transcendant langues et cultures. De telles régularités sont aujourd’hui reconnues. Leur découverte s’est opérée par une approche différente de celle des taxonomistes précédemment exposée, et constituent une tradition typologique. Tandis que ces derniers s’intéressaient à décrire la trajectoire de mots pris isolément, les universaux de changement sémantique ont été découverts au sein de champs sémantiques. La première section de cette partie sera consacrée à l’exposé des travaux de Trier (1931). Bien que ces travaux ne portent pas sur l’universalisme ou la régularité de changements sémantiques, ils nous intéressent ici en tant qu’éléments fondateurs de la diachronie des champs sémantiques. La seconde section sera consacrée à Stern (1931), qui fut le premier à mettre en évidence la présence de régularités dans les changements sémantiques. Enfin, les deux dernières sections seront respectivement consacrées aux travaux de Williams (1976) et Viberg (1983), premières démonstrations translinguistiques de l’existence d’universaux dans les changements sémantiques.

2.1 Trier : Évolution de la structuration des champs sémantiques

2.1.1 Structuralisme et champs sémantiques

Les enseignements dispensés par Saussure dans son *Cours de Linguistique Générale* (Saussure, 1916/1995) marquent l'amorce d'une rupture avec la linguistique telle qu'elle était pratiquée par ses prédécesseurs. Parmi les différentes réformes qu'il introduisit, Saussure définit le signe linguistique comme une entité bipolaire constituée d'un *signifiant* et d'un *signifié* inextricablement liés. Un point essentiel de la pensée de Saussure et du courant structuraliste qui lui succède, est que les signifiés ne sont pas des concepts pré-établis auxquels les langues devraient se conformer, mais au contraire, un découpage effectué par les langues sur notre pensée qui "*abstraction faite de son expression par les mots, [...] n'est qu'une masse amorphe et indistincte*" (Saussure, 1916/1995, p. 1155). Les signifiés n'étant donc pas définis par un contenu référentiel pré-établi, ils le sont relativement les uns par rapport aux autres :

[les concepts] sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas. (*ibid*, p. 1162)

Il en découle que chaque langue est à même d'effectuer son propre découpage de la pensée :

Si les mots étaient chargés de représenter des concepts donnés d'avance, ils auraient chacun, d'une langue à l'autre, des correspondants exacts pour le sens ; or il n'en est pas ainsi. (*ibid*, p. 161)

Hjelmslev (1943/1968) illustre ce point en comparant les découpages effectués dans une partie du spectre chromatique par le français et le gallois médiéval. Le découpage *vert / bleu / gris / brun* en français n'est pas superposable au découpage de la même gamme de couleur en gallois médiéval (figure 1.1) : ce qui est *vert* en français était en partie *gwyrdd* et en partie *glas*. Ce terme recouvrait aussi tout ce qui est *bleu* en français et une partie de ce qui est *gris*. L'autre partie du *gris* était *llwyd*, qui recouvrait aussi l'ensemble du *brun*.

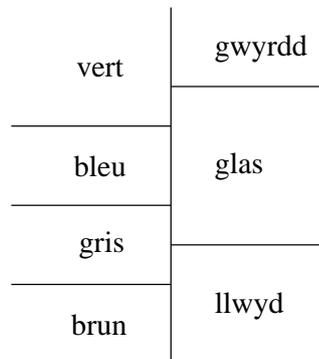


Figure 1.1 – Frontières linguistiques dans le spectre des couleurs en français et en gallois médiéval

2.1.2 Évolution du champ sémantique de la connaissance en allemand

Sur la base de ces considérations, une étude d'orientation structurale des changements sémantiques ne saurait se contenter de la description et de la classification des trajectoires de mots pris isolément, à l'image des travaux exposés dans la section 1. Le sens d'un mot étant délimité par celui de ses voisins, il convient d'étudier au contraire la manière dont évoluent les rapports sémantiques d'un groupe de mots

sémantiquement proches, c'est-à-dire l'évolution de la structuration d'un *champ sémantique*. Cette idée a été développée et appliquée par Trier (1931).

Trier s'est intéressé à l'évolution de la structuration du champ sémantique de la connaissance en allemand entre 1200 et 1300. En 1200, ce champ était organisé autour de trois mots : *Wisheit*, *Kunst* et *List*. La société allemande était au début du 13^e siècle encore féodale, et distinction était faite entre ce qui relevait de la chevalerie et ce qui n'en relevait pas. Ainsi, *Kunst*, s'appliquait aux savoirs chevaleresques, tels que la connaissance des codes de l'honneur, de bonnes conduites en tournois ou de courtoisie envers les femmes. Par opposition, *List* regroupait les savoirs roturiers, tels que l'artisanat. Face à cette opposition de nature sociale, se trouvait *Wisheit*, qui englobait à la fois *Kunst* et *List* et des connaissances spirituelles, morales et religieuses qui transcendaient les conditions sociales. Par un jeu d'oppositions, chevaleresque / roturier entre *Kunst* et *List*, et matériel / spirituel entre *Kunst* et *List* d'un côté et *Wisheit* de l'autre, ces trois termes se délimitaient les uns les autres et découpaient ainsi le champ sémantique de la connaissance.

Cent ans plus tard, la situation est tout autre. Les trois mots qui régissent le domaine des connaissances sont *Wisheit*, *Kunst* et *Wizzen*. Mais la transformation qui s'est effectuée ne s'est pas limitée à la substitution de *Wizzen* à *List*. En un siècle le féodalisme a disparu, et l'ensemble des rapports entre les termes du champ sémantique ont changé. *Wisheit* s'est spécialisé dans la morale religieuse ne recouvrant plus *Kunst* et *List* (ni *Wizzen*). L'opposition sociale qui existait entre *Kunst* et *List* a disparu. *Kunst* a pris le sens de la connaissance des arts, tandis que *Wissen* désigne la connaissance ou l'habileté technique. L'ensemble de cette transformation peut être schématiquement représentée par la figure 1.2.

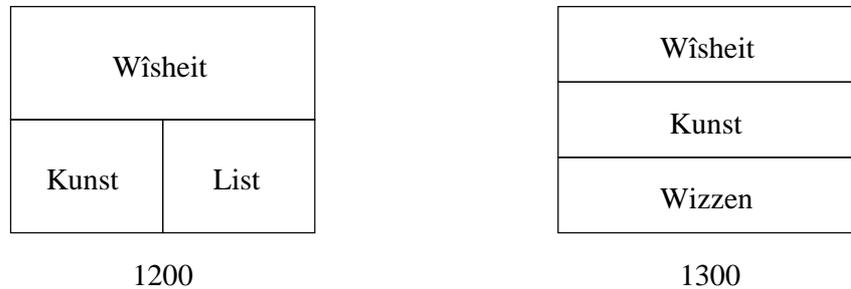


Figure 1.2 – Évolution du champ sémantique de la connaissance en allemand entre le début et la fin du 13^e siècle.

2.1.3 Critique des travaux de Trier

Plusieurs critiques ont été formulées à l'égard de ce type d'analyse. La principale ligne d'argumentation récuse la notion même de champ sémantique, ou plutôt l'idée que les sens d'un ensemble de mots puissent découper un domaine particulier sans vide ni chevauchement (Ullmann, 1962/1967 ; Traugott & Dasher, 2002). En effet, le corollaire de l'acceptation d'un structuralisme orthodoxe, en vertu duquel les signifiés se délimitent les uns les autres, est la nécessité de frontières clairement définies et imperméables entre les signifiés. Or, au contraire, ces frontières sont floues et seulement partiellement définies (Section 3.1).

Néanmoins, un rejet complet de l'idée que des mots de sens proches, se partageant un même domaine, s'influencent les uns les autres serait préjudiciable pour plusieurs raisons. Cette approche permet en effet de contextualiser les changements sémantiques et ainsi d'apporter une vision plus complète des mécanismes en jeu. L'exemple de métonymie lat. *coxa* "hanche" > fr. *cuisse* (page 22) a ainsi été analysé en détail par Wartburg (cité dans Ullmann, 1962/1967) : le latin *fimur*, *fimi*

"fumier, engrais" est devenu en latin vulgaire *femus, femoris* sous l'influence de son synonyme *stercus, stercoris* "fumier, fiente". De ce changement a résulté un conflit homonymique avec *femur, femoris* "cuisse" qui conduit à l'abandon de ce dernier. Le vide sémantique créé par cet abandon a alors conduit à une réorganisation du champ sémantique : *coxa* "hanche" a changé de sens pour devenir "cuisse" et le nouveau vide créé a été comblé par l'emprunt du germanique **hanka* "hanche". Le panorama complet du changement *coxa* "hanche" > fr. *cuisse* n'est accessible qu'en considérant la réorganisation du champ suite à l'abandon de *femur*.

Dans la suite de cette partie, nous allons étudier des universaux des changements sémantiques. Ces universaux n'ont pu être découverts que par l'étude comparée d'évolutions parallèles dans des langues différentes au sein de champs sémantiques explicitement définis.

Enfin, au Chapitre II, nous présenterons une autre application des champs sémantiques en sémantique diachronique, en montrant comment, couplés aux concepts de la sociolinguistique, ils permettent d'aborder sous un angle nouveau l'étude des changements sémantiques.

2.2 Stern : Lois sémantiques

La première avancée marquante en direction de l'établissement d'universaux dans les changements sémantiques est due à Stern (1931) et à son étude des adverbes en anglais moyen ayant subi un changement de "rapidement" vers "immédiatement". Stern a montré que tous les adverbes anglais ayant acquis le sens de "rapidement" avant 1300 (il en liste 22) ont développé le sens de "immédiatement". Les adverbes ayant acquis le sens de "rapidement" après cette date n'ont, en revanche, pas subi ce

changement.

Deux éléments sont importants dans la démonstration de Stern. Tout d'abord, le fait que plusieurs termes aient subi le même développement, suggérant l'existence d'une loi guidant le développement du sens des adverbes de "rapidement" vers "immédiatement". Que ces développements cessent après 1300 n'est pas en soi problématique : il est toujours possible d'imaginer que cette hypothétique loi ait des conditions d'application (qui restent à découvrir), vérifiées avant 1300 mais plus après. Par contre, malgré les 22 changements parallèles relevés par Stern, le fait qu'ils proviennent tous de la même langue empêche d'élever au rang d'universel ce phénomène. En effet, il est impossible d'exclure que ces 22 changements, plutôt qu'être 22 manifestations d'une même loi, soient dus à l'influence qu'ils ont pu exercer les uns sur les autres. Afin de s'affranchir de ce risque, il est nécessaire de collecter des données dans des langues différentes. Dans le chapitre sur le temps de son *Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*, Buck (1949) note que "la majorité des mots pour 'bientôt' sont, ou ont été, simplement 'rapidement'"¹ (Buck, 1949, p. 964). Il fournit plusieurs exemples dans cette famille linguistique : moyen haut allemand *bald* "rapide" > allemand *bald* "bientôt" ; polonais *rychło* "immédiat" est cognat avec tchèque *rychlý* "rapide" ; letton *drīz* "immédiat" et *drīzs* "rapide" ; slave religieux, serbo-croate et russe *skoro* "immédiat", cognats avec slave religieux *skorŭ* "rapide". Néanmoins, les différents contacts entre ces langues ne permettent toujours pas d'exclure l'hypothèse de changements s'influençant mutuellement. Plus récemment, Traugott & Dasher (2002) ont proposé plusieurs exemples de polysémie issus du japonais : japonais Moyen *hayaku*², *sas-*

¹Notre traduction.

²La transcription est celle Traugott & Dasher (2002)

soku et *sumiyaka ni* "rapidement, immédiatement" ; haut japonais tardif *tosi, soosoo* "rapidement, immédiatement", donnant ainsi plus de crédit à l'hypothèse d'un universel.

Le second élément d'importance de l'étude de Stern sur les adverbes de l'anglais moyen est que tous les changements qu'il a observés sont dans la même direction, de "rapidement" vers "immédiatement". Aucun adverbe signifiant "immédiatement" n'a vu son sens évoluer vers "rapidement". Stern justifie cette *unidirectionalité* par le fait qu'"il est évident que si une personne remonte rapidement au niveau d'une autre, l'action est sur le point d'être terminée ; mais il n'est pas possible d'inverser l'argument et de dire que si une personne est sur le point de remonter au niveau d'une autre, alors l'action est effectuée rapidement aussi"¹. (Stern, 1931, p. 186 ; cité dans ; Traugott & Dasher, 2002). Les données telles que celles présentées par Buck (1949) ne permettent pas de déterminer la direction des changements qu'elles présupposent. Traugott & Dasher (2002) avancent que "*bien que les données écrites ne fournissent aucune preuve directe de la direction du changement en japonais, la distribution des fréquences pour 'rapidement' et 'immédiatement' laisse penser que le sens 'rapidement' est antérieur à 'immédiatement' dans cette langue aussi*"² (p. 68).

La notion d'unidirectionalité est quasi absente des travaux de classification discutés dans la partie 1, qui au contraire avaient souvent tendance à appréhender les changements sémantiques par le biais de couples de mécanismes opposés (extension / restriction, mélioration / péjoration chez Bréal et Ullmann ; domaines émo-

¹Notre traduction. "*It is evident that if a person rides rapidly up to another, the action is soon completed ; but we cannot reverse the argument and say that if a person rides soon up to another, then the action is also rapidly performed*".

²Notre traduction.

tionnellement saillants pouvant être sources *ou* cibles de métaphores chez Sperber et Ullmann, ...). L'unidirectionalité est pourtant une caractéristique récurrente des régularités que l'on observe dans les changements sémantiques. Les deux études que nous allons à présent passer en revue, celle de Williams (1976) et celle de Vi-berg (1983), ont marqué un virage dans l'étude des changements sémantiques en introduisant de manière explicite cette unidirectionalité.

2.3 Williams : Adjectifs synesthétiques

Les premières lignes de l'article de Williams (1976) sont les suivantes :

Malgré l'intérêt intense et croissant porté à la sémantique descriptive théorique, la sémantique historique théorique continue de se languir dans les eaux stagnantes de la lexicographie et de la philologie, ou dans les histoires sans profondeur de la langue anglaise ¹.

(p. 461, Williams, 1976)

À cette date, les connaissances sur les changements sémantiques se résument à la taxonomie établie par Ullmann vingt ans auparavant, taxonomie largement fondée sur des travaux antérieurs aux années 1930. Après avoir été l'objet d'une intense activité au début du 20^e siècle, sous les influences combinées du behaviorisme, du structuralisme et du générativisme, la sémantique diachronique était tombée en désuétude. Le diagnostic de Williams sur l'état des recherches en la matière est sans appel : "*Les articles de journaux sur les changements sémantiques ne sont remarquables que par leur rareté*"² (p. 461). L'étude de Williams se voulut donc comme un renouveau dans l'analyse des changements sémantiques.

¹Notre traduction.

²Notre traduction.

Williams (1976) a porté son attention sur les "*adjectifs anglais [...] qui réfèrent à une expérience sensorielle primaire*". Ces expériences sensorielles primaires sont au nombre de six : toucher, goût, odeur, dimension perçue visuellement, couleur et son. Des adjectifs y référant sont par exemple *hot* "chaud" ou *sharp* "acéré, pointu" pour le toucher, *high* "haut" ou *low* "bas" pour les dimensions perçues visuellement, ... Plus précisément, Williams (1976) a étudié la manière dont ces adjectifs ont développé, au cours des douze derniers siècles, de nouveaux sens au travers de métaphores synesthétiques à partir des dates de première attestation des différentes acception fournies par deux dictionnaires, le *English Oxford Dictionary* et le *Middle English Dictionary*. Ces métaphores, déjà notées par Bréal, sont très fréquentes : une note peut être haute, une couleur chaude, une saveur douce, une odeur sucrée, ... Dans ces cas, l'adjectif est utilisé en référence à une expérience sensorielle qui n'est pas son expérience sensorielle primaire. Dans les exemples ci-dessus¹, *haut* a été métaphoriquement transposé d'une dimension visuellement perçue à un son, *chaud* du toucher aux couleurs, *doux* du toucher au goût, *sucré* du goût à l'odeur.

Williams (1976) a montré que tous les transferts métaphoriques n'étaient pas possibles, et que ceux qui le sont, sont pour la plupart unidirectionnels. Les adjectifs dont l'expérience sensorielle primaire est le toucher peuvent se développer métaphoriquement vers les goûts (une saveur *douce*), les sons (une note *chaude*) ou les couleurs (un bleu *feutré*). Ceux des goûts peuvent se développer vers les odeurs (une odeur *sucrée*) ou les sons (une musique *mielleuse*). Les adjectifs référant à une dimension perçue visuellement peuvent être étendus aux couleurs (un rouge *pro-*

¹Les exemples de métaphores synesthétiques proposés dans cette section ne sont pas nécessairement des traductions de ceux donnés par Williams (1976). En effet, les exemples anglais ne sont pas toujours les plus pertinents après avoir été traduits en français.

fond) ou vers les sons (une note *haute*). Les adjectifs pour les sons sont uniquement transférables aux couleurs (un jaune *criard*). Il n’y a pas en anglais (et vraisemblablement en français non plus) d’adjectif référant aux odeurs ayant développé de nouveau sens par métaphore synesthétique. Les transferts possibles sont synthésisés par la figure 1.3.

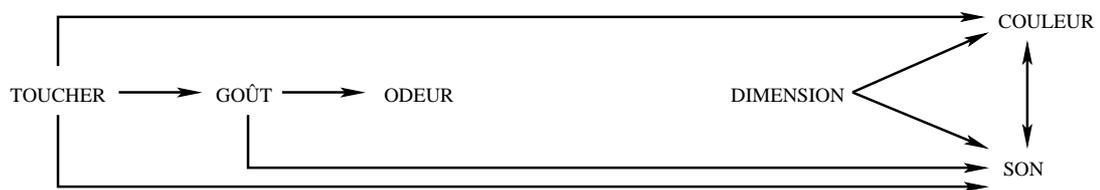


Figure 1.3 – Transferts métaphoriques synesthétiques possibles. D’après Williams (1976).

Williams (1976) a étudié plus d’une centaine de ces adjectifs, et 65 d’entre eux ont subi une ou plusieurs métaphores synesthétiques. Si l’on ne considère que les premières extensions métaphoriques de ces adjectifs, 54 changements, soit 83%, sont conformes au schéma établi. De plus, parmi les 11 changements irréguliers observés par Williams, seulement 2 ont persisté en anglais moderne, les autres ayant été abandonnés. En prenant en compte ces abandons, près de 97% des développements sont conformes.

Il arrive que des adjectifs soient soumis à plusieurs développements métaphoriques synesthétiques successifs, référant alors à trois, quatre, voire cinq expériences sensorielles primaires. Quantifier l’adéquation entre ces développements et ceux prédits par la figure 1.3 n’est pas aussi évident que dans le cas de l’étude des premiers développements seulement. En effet, lorsqu’apparaît un nouveau sens pour un adjectif en ayant déjà plusieurs, il n’y a aucun moyen de déterminer lequel des anciens sens constitue la source du nouveau développement. Selon les manières

d'appréhender ces développements en série, Williams (1976) évalue entre 65% et 89% la congruence entre son schéma et ses observations.

Bien que son étude ait spécifiquement porté sur l'anglais, Williams (1976) a testé son schéma prédictif sur l'Indo-Européen à partir des données contenues dans Buck (1949) et sur le Japonais à partir d'un dictionnaire et d'informateurs. Les changements suivent les directions prédites par Williams dans 14 cas sur 19 en Indo-Européen, et dans 40 sur 44 en Japonais, résultats allant dans le sens de l'existence d'un universel dans les changements sémantiques.

2.4 Viberg : Verbes de perception

2.4.1 Changements sémantiques des verbes de perception

L'étude de Viberg (1983) est proche de celle de Williams (1976). Viberg a étudié les verbes de perception dans 53 langues appartenant à 14 familles linguistiques. C'est la première étude trans-linguistique de cette envergure réalisée dans le champ des changements sémantiques. Néanmoins, malgré sa taille considérable, cet échantillon reste imparfait "*car les langues européennes sont surreprésentées, alors que celles de certaines régions, comme l'Amérique du nord, l'Amérique du sud ou l'Océanie sont hautement sous-représentées*"¹ (Viberg, 1983, p. 124). Les verbes étudiés par Viberg appartiennent à un champ sémantique structuré d'une part par les cinq modalités perceptives (vision, audition, toucher, olfaction et gustation), et d'autre part par les trois types d'événements associés à la perception sensorielle, c'est-à-dire l'activité contrôlée de perception (*j'écoute la radio*), l'expérience pas-

¹Notre traduction.

sive de perception (*j'entends la radio*) et la description de l'état de la source (*la rose sent bon* par opposition à *je sens l'odeur de la rose*). Le tableau 1.2 donne les 15 verbes de ce champ sémantique en anglais.

	ACTIVITÉ	EXPÉRIENCE	SOURCE
VISION	look at	see	look
AUDITION	listen to	hear	sound
TOUCHER	feel	feel	feel
GUSTATION	taste	taste	taste
OLFACTION	smell	smell	smell

Tableau 1.2 – Paradigme des verbes de perception en anglais

La plupart de ces verbes peuvent posséder un certain nombre d'hyponymes. Par exemple, l'activité liée à la vision peut aussi être dénotée en français par les verbes *scruter*, *admirer*, ... Viberg laisse de côté ces hyponymes pour se focaliser sur les verbes de base, les plus généraux. Le premier constat qui ressort d'un rapide examen du cas de l'anglais est la forte polysémie à l'intérieur de ce champ sémantique : neuf verbes se partagent les 15 sens possibles. Ce constat est valable trans-linguistiquement, très peu de langues possédant 15 verbes différents. Viberg a étudié les patterns de polysémie en limitant son étude aux seuls verbes d'expérience passive qui présentent plus de polysémie que les verbes d'activité contrôlée ou basés sur la source. Toutes les langues présentent des patterns de polysémie dont les changements sémantiques qui en sont à l'origine sont conformes au schéma de la figure 1.4.

Ce schéma doit être interprété comme suit : si un verbe a comme sens initial la modalité visuelle, alors les extensions autorisées vont vers l'audition, le toucher et la gustation. Si le sens initial est la modalité auditive, les extensions possibles vont vers le toucher et l'olfaction. Si le sens initial est la modalité tactile, la gustation est

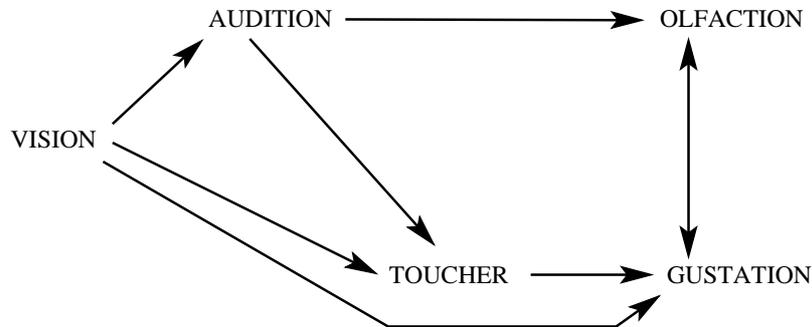


Figure 1.4 – Changements sémantiques des verbes de perception. D’après Viberg (1983)

la seule extension possible. Enfin, les verbes pour la gustation et l’olfaction peuvent étendre leur sens respectivement vers l’olfaction et le goût.

2.4.2 Les verbes de perception dans d’autres langues que celles étudiées par Viberg (1983)

Comme précisé ci-dessus, si l’échantillon utilisé par Viberg est de taille considérable, il pêche par la sous-représentation de certaines zones linguistiques, particulièrement en Amérique et en Australie. Dans cette section, nous présentons des travaux ultérieurs à ceux de Viberg (1983) concernant ces zones.

Akatek

Les verbes de perception en akatek, langue Maya parlée au Guatemala et au Mexique, ont été étudiés par Schüle (2000) qui décrit cette langue comme typologiquement représentative de l’ensemble des langues Maya. L’akatek dispose de

deux verbes de perception passive, *il* "voir" et *ab'* "entendre", ce dernier s'étendant aussi aux modalités tactile, gustative et olfactive. L'Akatek est donc conforme à la hiérarchie de Viberg.

Langues australiennes

Evans & Wilkins (2000) ont étudié les verbes de perception dans une soixantaine de langues australiennes, fournissant ainsi un riche complément à l'étude de Viberg (1983). La distinction entre les trois types d'événements de Viberg (activité, expérience et source) n'étant pas pertinente pour les langues australiennes qui ne la lexicalisent pas (préférant s'appuyer sur le contexte et des constructions différentes), elle n'a pas été prise en compte dans cette étude. Les résultats qu'ils obtiennent sont schématisés sur la figure 1.5

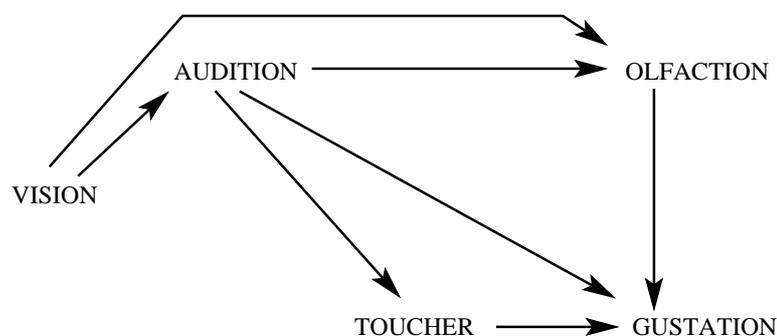


Figure 1.5 – Changements sémantiques des verbes de perception dans les langues australiennes. D'après Evans & Wilkins (2000)

Plusieurs différences sont à noter entre les résultats de Evans & Wilkins (2000) et ceux de Viberg (1983). Alors que les langues étudiées par Viberg peuvent présenter des extensions de la modalité visuelle vers la modalité tactile, aucune langue australienne ne suit ce chemin. En revanche, ces langues montrent des extensions de

la modalité visuelle vers la modalité olfactive, aucun changement de ce type n'ayant été observé par Viberg. Par ailleurs, dans les langues australiennes des extensions sont attestées entre l'ouïe et le goût, alors qu'aucune ne l'est entre le goût et l'odorat.

Mais au delà de ces différences, les changements observés par Evans & Wilkins (2000) et ceux observés par Viberg (1983) sont très similaires. Les changements qu'ils observent induisent des hiérarchies entre les différentes modalités perceptives. La hiérarchie de Viberg (1983) est la suivante :

$$\text{Vision} > \text{Audition} > \text{Toucher} > \begin{cases} \text{Olfaction} \\ \text{Gustation} \end{cases}$$

Celle qui ressort des résultats de Evans & Wilkins (2000) est :

$$\text{Vision} > \text{Audition} > \text{Toucher} > \text{Olfaction} > \text{Gustation}$$

Malgré les variations entre les changements attestés dans les langues étudiées par Viberg et ceux attestés dans les langues australiennes, les grandes lignes de la hiérarchie entre les différentes modalités sensorielles sont conservées, suffisamment pour permettre à Evans & Wilkins (2000) de conclure que "*le fait que nos résultats sur les extensions sémantiques dans le domaine des verbes de perception soient si finement corrélés avec ceux de Viberg supporte l'idée d'un degré d'universalisme*"¹ (p. 561).

¹Notre traduction.

3 Fondements cognitifs des changements sémantiques

Les deux précédentes parties se sont attachées à décrire les travaux sur l'étude des changements sémantiques antérieurs à l'immixtion de la linguistique cognitive dans ce champ d'étude. Nous avons regroupé ces travaux selon deux traditions, l'une taxonomiste et l'autre typologiste. La première a conduit à l'établissement de classifications des types de changements sémantiques, faisant ressortir que métaphore et métonymie sont les deux mécanismes fondamentaux à la source de ce phénomène, tandis que la seconde a su mettre en lumière des tendances universelles dans les changements sémantiques. Ces deux traditions sont essentiellement descriptives. Elles nous proposent un regard plus aiguisé sur le phénomène des changements sémantiques, mais manquent de pouvoir explicatif. On ne saurait leur reprocher cette absence : comme le fait remarquer Haspelmath (2004) à propos de changement dans les langues, "*tant que l'on ne sait pas si un changement est une instance particulière d'une tendance plus générale, on ne sait pas s'il y a quoi que ce soit à expliquer*" (p. 19). Aussi cette phase descriptive était-elle indispensable afin de dégager les mécanismes fondamentaux récurrents, la métaphore et la métonymie, et montrer l'existence de changements sémantiques parallèles.

L'avènement, au début des années 1980, de ce qu'il est maintenant convenu

d'appeler linguistique cognitive¹ constitue pour les changements sémantiques une révolution puisque, d'une phase descriptive, leur étude est passée à une phase explicative. Cette troisième partie vise à exposer ces développements récents.

3.1 Catégorisation

3.1.1 Conception classique des catégories

À observer notre environnement, un constat s'impose : bien que chaque objet qui le compose soit unique, il partage avec d'autres un certain nombre de similitudes qui nous conduisent à conclure qu'ils appartiennent à la même catégorie. Nous passons notre existence à faire et refaire ce même constat. Il nous est impossible de percevoir un objet, un événement, d'accomplir une action ou de ressentir une émotion sans lui accorder une appartenance à une catégorie. Il n'est pas d'entité qui n'appartienne à une catégorie. Cette systématisme a conduit la tradition philosophique occidentale à réifier les catégories et à considérer l'appartenance d'un objet à une catégorie comme étant une propriété intrinsèque de l'objet, ou plutôt comme étant équivalente à la possession des propriétés caractéristiques de la catégorie par l'objet. Selon cette conception dite classique des catégories, étant donné une catégorie C et un objet o , soit o possède la ou les propriétés caractéristiques de C et appartient de fait à C , soit il ne les possède pas et n'appartient pas à C . La possession des propriétés caractéristiques de C est une condition nécessaire et suffisante pour appartenir à C . Par exemple, étant donné la catégorie des objets pesant plus de 100 kg, un objet

¹Il est souvent risqué de s'aventurer à proposer des dates pour la naissance de courants scientifiques, et l'on trouvera sans doute des travaux antérieurs aux années 1980 pouvant se réclamer de la linguistique cognitive.

donné appartiendra à cette catégorie si et seulement si il a la propriété de peser plus de 100 kg.

Une des conséquences de cette conception des catégories est que la question de l'appartenance à une catégorie est une question propre aux objets, et indépendante d'un quelconque observateur qui formulerait des jugements d'appartenance. Toujours selon cette conception, lorsque l'on dit que l'on catégorise un objet de telle ou telle manière, il y a abus de langage : on émet seulement une hypothèse, laquelle pouvant être soit vraie, si l'on a correctement identifié les propriétés caractéristiques de la catégorie et correctement vérifié leur présence chez l'objet, soit fausse si l'une des deux étapes n'a pas été correctement effectuée. Mais l'appartenance à proprement parler est antérieure à nos jugements, elle ne dépend que des propriétés de l'objet, et constitue une vérité absolue qu'il nous appartient d'atteindre en découvrant les propriétés nécessaires et suffisantes.

Les catégories peuvent, éventuellement, être organisées hiérarchiquement. La catégorie HUMAIN est une sous-catégorie de ANIMAL. Les propriétés caractéristiques d'une catégorie sont celles de la catégorie qui lui est immédiatement supérieure, plus un trait distinctif qui constitue la spécificité de la catégorie. Le trait distinctif qui distingue l'humain des autres animaux est sa rationalité ¹. La condition nécessaire et suffisante pour appartenir à la catégorie HUMAIN est d'appartenir à la catégorie ANIMAL *et* d'être rationnel.

Cette conception a prévalu jusqu'à la moitié du 20^e siècle sans être remise en question. Pourtant, depuis, cette conception a acquis le statut de théorie, peut donc être falsifiable, et a été mise en défaut. Les premières brèches ont été ouvertes par

¹Nous reprenons ici un exemple classique, sans pour autant adhérer à ce qu'il exprime. Nous sommes tout à fait enclin à reconnaître au moins certaines formes de rationalité chez d'autres espèces animales que l'humain.

Wittgenstein (1953) et les travaux de Rosch ont conduit à une théorie alternative, plus résistante à la vérification empirique, la théorie du prototype ¹.

3.1.2 Ressemblance de famille

À deux reprises, le philosophe d'origine autrichienne Ludwig Wittgenstein a bouleversé la philosophie du langage (et même l'ensemble de notre système de pensée). Le premier de ces bouleversements est exposé dans son unique ouvrage publié de son vivant, le *Tractatus Logico-Philosophicus* (Wittgenstein, 1921). Cette monographie s'inscrit dans la révolution de la logique et de la formalisation des fondements des mathématiques opérée au début du 20^e siècle, illustrée entre autres par Gotlob Frege ou Bertand Russel. Le *Tractatus Logico-Philosophicus* se veut une réponse à la question "en quoi les propositions de la logique se distinguent-elles de toutes les autres propositions du langage ?" (Marconi, 1997). La réponse apportée par Wittgenstein l'a conduit à définir le sens d'une expression comme étant ses conditions de vérité, posant, se faisant, les jalons de la sémantique formelle. Convaincu que toutes les questions philosophiques reposaient sur l'ambiguïté de leur formulation en langue naturelle et que ses travaux résolvaient ce problème, Wittgenstein considéra, après la publication du *Tractatus Logico-Philosophicus*, que toutes les questions philosophiques avaient trouvé solutions, et que la philosophie était par conséquent achevée. Il se retira alors dans les Alpes autrichiennes où il devint instituteur, puis jardinier.

Le second bouleversement provoqué par Wittgenstein est une autocritique exemplaire, synthétisée dans son ouvrage posthume *Investigations Philosophiques* (Witt-

¹Si Wittgenstein et Rosch sont les plus représentatifs de la mise à mal de la conception classique des catégories, ils n'en sont pas pour autant les seuls. Voir Lakoff (1987, chapitre 2) pour un historique détaillé de l'évolution des idées qui a conduit à la remise en cause de la conception classique.

genstein, 1953). Toujours convaincu que les problèmes philosophiques naissent de la confusion de leur formulation, Wittgenstein y réfuse le recours à la logique pour rendre compte de la signification des énoncés, argumentant que le sens des mots réside dans leurs usages. En développant cette position, Wittgenstein jette bas la conception classique des catégories. Illustrant son propos avec la catégorie JEU, Wittgenstein part à la recherche des propriétés caractéristiques de cette catégorie, partagées par tout jeu. Plutôt que de paraphraser son argumentation, nous préférons la reproduire intégralement :

Considérons par exemple les processus que nous nommons les "jeux". J'entends les jeux de dames et d'échecs, de cartes, de balle, les compétitions sportives. Qu'est-ce qui leur est commun à tous ? – Ne dites pas : Il *faut* que quelque chose leur soit commun, autrement ils ne se nommeraient pas " jeux " – mais *voyez* d'abord si quelque chose leur est commun. – Car si vous le considérez, vous ne verrez sans doute pas ce qui leur serait commun à *tous*, mais vous verrez des analogies, des affinités, et vous en verrez toute une série. Comme je l'ai dit : ne pensez pas, mais *voyez* ! *Voyez*, par exemple, les jeux sur damiers avec leurs multiples affinités. Puis passez aux jeux de cartes : ici vous trouverez beaucoup de correspondances avec la classe précédente, beaucoup de traits communs disparaissent, tandis que d'autres apparaissent. Si dès lors nous passons aux jeux de balle, il reste encore quelque chose de commun, mais beaucoup se perd. - Tous ces jeux sont-ils "divertissants" ? Comparez les échecs et la marelle. Ou bien y a-t-il en tous une façon de gagner ou de perdre, ou une compétition des joueurs ? Songez aux patiences. Dans les jeux de balle on gagne et on perd ; mais quand un enfant lance la balle contre le mur et la rattrape, ce caractère se perd. *Voyez* quel rôle jouent l'adresse et la chance. Et combien différentes l'adresse aux échecs et l'adresse au tennis. Songez maintenant aux jeux de rondes : ici il y a l'élément du divertissement, mais combien d'autres caractéristiques ont disparu ! Et ainsi nous pouvons parcourir beaucoup d'autres groupes de jeux ; voir surgir et disparaître des analogies.

Et tel sera le résultat de cette considération : nous voyons un réseau complexe d'analogies qui s'entrecroisent et s'enveloppent les unes aux autres. Analogies d'ensemble comme de détail.

(Wittgenstein, 1953, §66)

À travers l'exemple de la catégorie JEU, Wittgenstein nous montre que l'hypothèse selon laquelle l'appartenance à une catégorie repose sur la vérification d'une condition nécessaire et suffisante, ou autrement dit, que tous les membres d'une catégorie partagent des propriétés en commun (et qu'ils sont les seuls), n'est pas fondée. Au contraire, il ressort de cette analyse que si des similitudes sont bien observables entre les membres d'une catégorie telle que JEU, chacune d'entre elle ne concerne qu'une partie des membres de la catégorie. Le ciment qui unit les membres au sein d'une même catégorie ne peut être une ou plusieurs propriétés vérifiées simultanément par tous, mais plutôt un ensemble de propriétés, vérifiées chacune par un nombre variable de membres. Pour caractériser cette structuration des catégories, Wittgenstein introduit le terme de *ressemblances de famille* :

Je ne puis caractériser mieux ces analogies que par le mot : "ressemblances de famille" ; car c'est de la sorte que s'entrecroisent et que s'enveloppent les unes sur les autres les différentes ressemblances qui existent entre les différents membres d'une famille : la taille, les traits du visage, la couleur des yeux, la démarche, le tempérament, etc. – Et je disais : les "jeux" constituent une famille.

(Wittgenstein, 1953, §67)

3.1.3 Structure des catégories et structure des taxonomies

Si la contestation de Wittgenstein de la conception classique des catégories se situe sur un terrain philosophique, la psychologue américaine Eleanor Rosch a articulé la sienne sur le terrain empirique (Rosch, 1973, 1975a, 1975b, 1977, 1978 ; Rosch, Mervis, et al., 1976 ; Rosch, Simpson, & Miller, 1976 ; Rosch & Mervis, 1975). Selon la conception classique des catégories, la structure interne d'une catégorie est homogène : ses constituants en sont tous membres pour la même raison, en vertu du fait qu'ils vérifient les propriétés qui définissent l'appartenance à la catégorie. Il

n'y a donc aucune raison pour qu'un ou plusieurs des éléments d'une catégorie se différencient des autres ou acquièrent un statut particulier ; tous les membres d'une catégorie sont situés sur un même pied d'égalité. De la même manière, au sein d'une taxonomie, une hiérarchie de catégories, la conception classique ne privilégie aucun niveau par rapport aux autres : Milou est autant un FOX TERRIER, qu'un CHIEN, qu'un CANIDÉ, qu'un MAMMIFÈRE, qu'un VERTÉBRÉ ou qu'un ANIMAL. Ce sont ces deux prédictions de la théorie classique des catégories, l'homogénéité interne des catégories et l'homogénéité des taxonomies, que les travaux de Rosch ont falsifiées.

Structure interne des catégories

En multipliant les paradigmes expérimentaux, Rosch et ses collègues ont montré que la structure interne des catégories n'est pas homogène. Il existe au sein des catégories un gradient de typicalité. Les membres (ou plutôt les sous-catégories) d'une catégorie ne sont pas tous également représentatifs de la catégorie, certains étant plus typiques que d'autres. Par exemple, dans la catégorie FRUIT, la pomme est un meilleur exemplaire que l'olive. Les paradigmes empiriques exhibant un gradient de typicalité, ou effet de prototype, c'est-à-dire mettant en lumière l'hétérogénéité de la structure interne des catégories, sont variés et les résultats sont robustes d'un paradigme à l'autre : lorsque l'on demande aux sujets de produire des exemples d'une catégorie, les plus typiques sont plus fréquemment cités (Rosch, 1975b ; Rosch, Simpson, & Miller, 1976) ; lorsque l'on demande d'évaluer la véracité de phrases telles que *la pomme est un fruit*, les temps de réponse sont d'autant plus courts que l'exemplaire est représentatif de la catégorie proposée (Rosch, 1973 ; Rosch, Simpson, & Miller, 1976) ; lorsque l'on demande d'évaluer directement la typica-

lité d'exemplaires d'une catégorie, les réponses des sujets sont hautement corrélées entre elles et avec les résultats d'expériences telles que celles décrites ci-dessus. Par ailleurs, un effet de prototype apparaît aussi dans les jugements de similarité entre membres d'une catégorie par une asymétrie des réponses : si *a* et *b* sont deux exemplaires d'une même catégorie et que *a* est plus typique que *b*, alors *b* est jugé plus similaire à *a* que *a* à *b* (Rosch, 1975b). De même, les propriétés d'un exemplaire ont d'autant plus tendance à être généralisées à l'ensemble de la catégorie que celui-ci est typique (Rosch, 1975a ; B. Tversky, 1977 ; A. Tversky & Gati, 1978). Enfin, lors de l'apprentissage de catégories artificielles, les exemplaires les plus typiques sont les plus rapidement appris (Rosch, Simpson, & Miller, 1976), ce qui est également le cas d'un point de vue développemental chez les enfants (Rosch, 1973)

L'effet de prototype que l'on observe dans les catégories peut être assorti d'un gradient d'appartenance. Alors que la conception classique des catégories prédit que la question de l'appartenance à une catégorie attend une réponse tranchée, ce n'est que rarement le cas. Labov (1973) a proposé à des sujets des dessins de vaisselle tels que ceux de la figure 1.6. Dans l'une des conditions de son expérience, il était simplement demandé aux sujets de nommer le dessin. Alors que l'ensemble des sujets s'accordaient à catégoriser le stimulus 1 comme étant une *cup* et qu'une majorité catégorisait le stimulus 4 comme étant un *bowl*, les stimuli intermédiaires étaient nettement moins consensuels, indiquant que la frontière entre les catégories CUP et BOWL n'est pas franche comme le prédit la conception classique, mais graduelle, floue, certains objet n'étant ni totalement une tasse, ni totalement un bol.



Figure 1.6 – Exemples de stimuli utilisés par Labov (1973)

Niveau de base

Le second point étudié par Rosch découle directement des observations de Wittgenstein : les catégories sont caractérisées par un faisceau de similitudes, un ensemble de propriétés plus ou moins partagées par leurs membres. Au sein d'une taxonomie, une catégorie possède, pourvu qu'elle ne soit pas la plus générale ou une des plus spécifiques, une catégorie superordonnée, la catégorie qui lui est immédiatement supérieure, et des catégories subordonnées, les catégories qui lui sont immédiatement inférieures. Ainsi, la catégorie JEU a comme catégorie superordonnée par exemple LOISIR, qui est aussi la catégorie superordonnée de catégories comme SPORT ou PHILATÉLIE. Les catégories subordonnées de JEU sont JEU DE CARTES, JEU DE BALLON, ...

Le faisceau de similitudes d'une catégorie est composé de ceux de ses catégories subordonnées. Ainsi, parmi les propriétés pouvant être possédées par les membres de la catégorie JEU figurent les propriétés pouvant être possédées par les membres de la catégorie JEU DE CARTES, celles pouvant être possédées par les membres de la catégorie JEU DE BALLON ... Certaines des propriétés d'une catégorie, les plus générales, sont fréquentes dans l'ensemble de ses catégories subordonnées, alors que d'autres sont plus spécifiques à certaines. Par exemple, la propriété *divertis-*

sant est possédée par beaucoup de jeux, quelle que soit leur catégorie subordonnée, alors que la propriété *demande de la réflexion* est plus fréquente dans la catégorie subordonnée JEU DE CARTES que dans la catégorie JEU DE BALLON.

Sur ces considérations, Rosch, Mervis, et al. (1976) ont fait l'hypothèse qu'il existe dans les taxonomies un niveau plus saillant que les autres, et privilégié lors de la catégorisation. Ce niveau, le niveau de base, est celui auquel se réalise le compromis entre deux heuristiques guidant la catégorisation d'un objet : (1) faire en sorte que l'objet soit similaire aux autres membres de la catégorie et (2) qu'il soit différent des membres des catégories 'contrastives' (les catégories contrastives d'une catégorie sont les autres catégories subordonnées de sa catégorie superordonnée). La figure 1.7 présente l'une des neuf taxonomies étudiées par Rosch, Mervis, et al. (1976). Étant donné, par exemple, un stimulus représentant une table de cuisine, l'heuristique (1) pousse à le catégoriser dans la catégorie TABLE DE CUISINE, catégorie avec les membres de laquelle le stimulus partagera un grand nombre de propriétés. Mais cette catégorisation va à l'encontre de l'heuristique (2) : dans le cadre de notre exemple la catégorie contrastive de TABLE DE CUISINE est TABLE DE SALLE À MANGER. Or, une table de cuisine n'est pas fondamentalement différente d'une table de salle à manger. Pour satisfaire l'heuristique (2), il conviendrait de catégoriser le stimulus dans la catégorie MEUBLE. Ainsi serait maximisée la dissimilarité entre le stimulus et les membres des catégories contrastives de MEUBLE, des catégories d'artefacts différents de MEUBLE, tels que VÉHICULE ou OUTIL. Mais catégoriser le stimulus à ce niveau va à l'encontre de l'heuristique (1). L'équilibre entre ces deux tendances inverses se trouve à un niveau intermédiaire de la catégorie, le niveau de base. L'hypothèse de ce niveau de base a été vérifiée empiriquement de différentes manières.

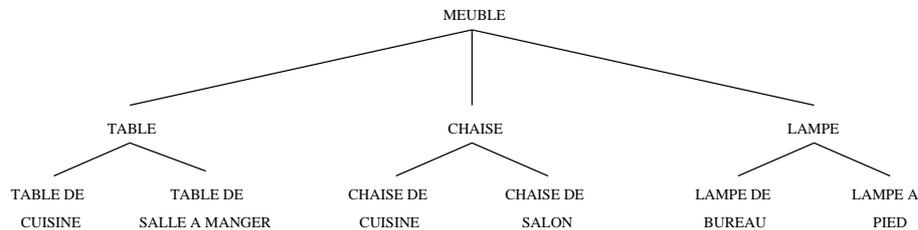


Figure 1.7 – Une des neuf taxonomies étudiées par Rosch, Mervis, et al. (1976)

Antérieurement aux travaux de Rosch, l'anthropologue Brent Berlin et ses collaborateurs avaient déjà proposé des éléments en faveur d'un niveau de base dans les taxonomies (Berlin, Breedlove, & Raven, 1966, 1973, 1974). Ces travaux ont porté sur les classifications zoologique et botanique des locuteurs Tzeltal, langue parlée au Mexique dans la région du Chiapas. Berlin et ses collaborateurs ont montré que, bien que les Tzeltal aient une connaissance poussée des plantes et des animaux de leur environnement, en étant capables de distinguer les familles, les genres, les espèces et les variétés¹, le nom usuel pour dénommer une plante ou un animal est le nom correspondant au genre de la plante ou de l'animal. À ce niveau, la classification des Tzeltal est largement concordante avec la classification scientifique, alors qu'aux autres niveaux les divergences se font plus grandes. De plus, le niveau du genre est le premier à être appris par les jeunes Tzeltal (Stross, 1969). Tous ces points supportent l'idée que le genre constitue le niveau de base des taxonomies biologiques des locuteurs Tzeltal.

Rosch, Mervis, et al. (1976) ont, dans un article très riche relatant onze expériences, apporté les preuves empiriques de l'existence et de l'utilité cognitive d'un

¹Les êtres vivants se décomposent en 5 règnes. Chacun de ces règnes est décomposé en embranchements, eux mêmes décomposés en classes, puis en ordres, en familles, en genres, en espèces et finalement en variétés.

niveau de base dans les taxonomies. Confirmant la pertinence de l'heuristique (1), ils ont montré que le niveau de base est le plus abstrait des niveaux auxquels on observe une grande cooccurrence des propriétés des objets. C'est aussi le niveau le plus abstrait pour lequel on dispose de programmes moteurs permettant d'interagir avec l'ensemble des objets de la catégorie : alors que l'on a des programmes moteurs associés aux chaises en général, aucun n'est commun à l'ensemble des meubles. Quant aux programmes moteurs pour des catégories plus spécifiques, les chaises de cuisine ou les chaises de salon, ils ne diffèrent pas ou très peu de ceux des chaises en général. Il en va de même pour la similarité des formes des membres des catégories : le niveau de base est le plus abstrait auquel les membres présentent des formes similaires. Nous avons à ce niveau une perception gestaltique, c'est-à-dire que nous percevons les objets comme des tous psychologiquement plus saillants que la somme de leurs parts. Cela a pour conséquence que le niveau de base est le niveau le plus abstrait auquel il est possible de procéder à de l'imagerie mentale (Shepard & Meltzer, 1971 ; Kosslyn, Ball, & Reiser, 1978). Le niveau de base est le niveau auquel s'effectue par défaut la catégorisation, le premier auquel un objet est reconnu comme étant membre d'une catégorie. C'est le niveau auquel apparaissent les premiers mots, tant du point de vue de l'acquisition des langues (les premiers mots appris par les enfants désignent les catégories situées au niveau de base), que du point de vue de l'évolution des langues : Rosch, Mervis, et al. (1976) ont montré que le lexique de la Langue des Signes Américaine ne recouvre pas tous les niveaux des taxonomies et que le niveau de base est le plus lexicalisé. Cette observation suggère que les termes correspondant au niveau de base sont les premiers à entrer dans le lexique des langues, ceux des catégories superordonnées et subordonnées ne les enrichissant qu'ultérieurement. Enfin, les termes correspondant aux catégories

situées au niveau de base ont tendance à être plus courts que ceux pour les autres catégories.

Comme nous le verrons par la suite (Section 3.3.1), les catégories de niveau de base sont fondamentales à la cognition. Lakoff & Johnson (1999) retiennent quatre critères pour caractériser ces catégories de niveau de base :

- C'est le plus haut niveau auquel il nous est possible de former une image mentale représentant l'ensemble de la catégorie.
- C'est le plus haut niveau auquel nous avons une perception gestaltique.
- C'est le plus haut niveau auquel nous avons des programmes moteurs pour agir avec les objets de la catégorie.
- C'est le niveau auquel s'organise la plupart de notre savoir.

3.1.4 La révolution roschienne

Les avancées de Wittgenstein et de Rosch proposent une approche des catégories fondamentalement différente de celle de la conception classique. Cette dernière identifie l'appartenance d'un objet à une catégorie à la présence nécessaire et suffisante chez l'objet des propriétés qui caractérisent la catégorie. Les catégories sont de fait réifiées, et accèdent à un mode d'existence indépendant de toute implication psychologique : les catégories existent antérieurement et indépendamment de tout observateur catégorisateur. L'activité catégorisatrice d'un tel observateur est d'identifier les propriétés de l'objet à catégoriser, de s'assurer que les conditions nécessaires et suffisantes d'appartenance sont vérifiées, afin de *reconnaître* que l'objet appartient à la catégorie.

La vision roschienne diffère radicalement. Les catégories y sont des objets men-

taux. Elles n'existent pas hors des observateurs catégorisateurs, mais leur sont des constructions propres, et leur raison d'être est cognitive ; elles sont des outils pour appréhender l'environnement : "*Le monde consiste en un nombre virtuellement infini de stimuli discriminables. Une des fonctions les plus basiques de tous les organismes est de découper l'environnement en classifications par lesquelles des stimuli non-identiques peuvent être traités comme étant équivalents*" (Rosch, Mervis, et al., 1976, p. 383). Ce découpage se fait donc en suivant la structure du monde extérieur tel qu'il est perçu, et non pas selon une vérité absolue. La perception du monde peut varier d'une espèce à l'autre ("*le sens de l'odorat des chiens est plus hautement différencié que celui des humains, et la structure du monde pour un chien doit certainement inclure des attributs olfactifs que nous sommes, en tant qu'espèce, incapables de percevoir*", Rosch, Simpson, & Miller, 1976, p. 429). Elle peut aussi varier d'une culture à l'autre et même d'un individu à l'autre selon l'emphase portée sur telle ou telle propriété, ou selon le degré de connaissance des objets à catégoriser.

La cognition, telle que théorisée par ce que Lakoff & Johnson (1999) nomment les sciences cognitives de première génération (voir Gardner, 1985/1993 pour un panorama global de cette période), est intrinsèquement liée à la conception classique des catégories. Les premiers balbutiements de l'intelligence artificielle (Newell & Simon, 1972), le fonctionnalisme en philosophie (Putnam, 1973 ; Fodor, 1975), la psychologie du traitement de l'information (Bruner, Goodnow, & G., 1956), la grammaire générative (Chomsky, 1957) ou encore la sémantique formelle (Montague, 1970) acceptent et justifient l'idée que la cognition consiste en la manipulation de symboles abstraits. Le substrat de cette manipulation, qu'il soit un cerveau humain ou un ordinateur, n'influence en rien les opérations cognitives réalisées par

¹Notre traduction.

ces manipulations de symboles, pour peu que les mêmes manipulations soient praticables par les différents substrats. Bien que les manipulations opérées sur les symboles ne répondent qu'à des contraintes syntaxiques, sans regard sur leur contenu, ces symboles n'en sont pas moins dépourvus de contenu : ils symbolisent des entités du monde, et ces entités sont des catégories. Par exemple, les symboles mentaux manipulés pour programmer la séquence d'actions permettant de remplir un verre avec une bouteille sont reliés aux catégories VERRE et BOUTEILLE. La conception classique des catégories est nécessaire pour envisager la cognition de cette manière, car il faut que les symboles représentent des entités du monde physique, et donc que les catégories aient un mode d'existence indépendant de toute composante psychologique. Or, Wittgenstein et Rosch nous ont justement appris que les catégories sont des constructions mentales, et non des entités du monde physique. La conception de la cognition en tant que manipulation de symboles abstraits n'est donc pas tenable et doit être abandonnée. Dans la section suivante, nous allons présenter une conception alternative née, entre autres, de la linguistique cognitive. Cette approche récuse l'idée que la cognition est indépendante de son substrat, insistant au contraire sur le rôle fondamental que joue notre corps. En plus d'être en accord avec les observations expérimentales, cette conception de la cognition fournit des explications sur les mécanismes engagés dans les processus de changements sémantiques.

3.1.5 Deux interprétations possibles de la nouvelle vision des catégories

Les résultats obtenus par Rosch, en particulier ceux concernant le gradient de typicalité qui caractérise la structure interne des catégories sont interprétables de

deux façons (Rosch, 1978 ; Lakoff, 1987 ; Taylor, 1989). La première de ces interprétations est historiquement la première à avoir été avancée par Rosch, bien que cette dernière l'ait finalement récusée (Rosch, 1978). Elle demeure néanmoins vivace (Kleiber, 1990). Partant des observations empiriques qui présentent des effets de typicalité, cette interprétation affirme que les catégories sont organisées autour d'un *prototype*, parfait représentant de la catégorie et porteur d'une typicalité maximale. L'appartenance et la typicalité sont définies en terme de similarité avec le prototype : pour qu'un objet appartienne à une catégorie définie par un prototype il faut qu'il en soit suffisamment similaire ; par ailleurs, plus un objet est similaire au prototype, plus il est typique de la catégorie. Le prototype peut être un des éléments de la catégorie, ou une idéalisation abstraite. Le pendant sémantique de cette théorie psychologique du prototype est désigné sous le terme de sémantique du prototype.

La seconde interprétation, qui constitue l'un des piliers de la linguistique cognitive, considère que les résultats empiriques exhibant un gradient de typicalité au sein des catégories sont des phénomènes de surface, des effets secondaires du fait que nous organisons notre savoir au moyen de structures encapsulant l'ensemble de nos connaissances relatives à un champ d'expérience.

Nous allons tour à tour passer en revue la sémantique du prototype et la linguistique cognitive, en nous arrêtant particulièrement sur leurs implications diachroniques

3.2 Sémantique du prototype

3.2.1 Catégorisation et sémantique

L'abandon de la conception classique n'est pas sans conséquence sur la sémantique. En effet, "*toute théorie de la catégorisation débouche inévitablement, à un endroit ou à un autre, sur une théorie du sens lexical*" (Kleiber, 1990, p. 58). Lorsque l'on adopte la vision prototypique, les implications sur le sens lexical opèrent à deux niveaux (Geeraerts, 1997) : d'une part au niveau des sens, les différents sens d'une unité polysémique formant une catégorie au sein de laquelle certains sont plus centraux que d'autres. D'autre part à l'intérieur des sens eux-mêmes, ces derniers étant des catégories de référents affichant un gradient de typicalité. Par exemple, le mot *fruit* est polysémique : son sens le plus central, ayant la plus grande typicalité, est celui de *fruit* en tant qu'aliment. Ce sens est organisé autour d'un prototype, duquel la pomme est proche ; un peu plus loin de du prototype on trouvera la fraise, et sans doute plus loin la noix de coco. Le mot *fruit* a d'autres sens ; encore relativement central est le sens biologique de *fruit*. Celui-ci est aussi organisé autour d'un prototype, mais différemment : la pomme n'est pas un fruit très typique car issu d'un ovaire infère et donc entouré du réceptacle floral. La tomate et le haricot vert sont en revanche, au sens biologique du terme, des fruits très typiques. La fraise par contre n'est pas un fruit ; les fruits du fraisier sont les akènes, les petits grains sombres à la surface des fraises. Enfin le mot *fruit* a des sens encore moins centraux, comme *fruit* en tant que progéniture ("*Vous fûtes le premier fruit de notre amour...*", Ponson du Terrail, 1859), ou bien *fruit* en tant que résultat d'une action ("*Était-ce possible de perdre, en un quart d'heure, le fruit d'un an de travail ?*", Zola, 1887), etc.

3.2.2 Implications diachroniques

Geeraerts (1997) a étudié, théoriquement et empiriquement, les conséquences diachroniques d'une sémantique lexicale axée sur la théorie du prototype. Le point de départ des réflexions de Geeraerts (1997) est l'identification de quatre propriétés d'une sémantique basée sur la théorie du prototype (toutes les catégories ne possèdent pas nécessairement les quatre propriétés) :

- (α) Les référents exhibent des degrés de typicalité.
- (β) Les différents sens d'une unité lexicale polysémique sont structurés par une ressemblance de famille, certains étant plus centraux.
- (γ) Il y a des fluctuations aux frontières des catégories de référents.
- (δ) Les sens ne peuvent être définis par une condition nécessaire et suffisante.

Ces propriétés se déploient selon deux dimensions (tableau 1.3) : d'un côté ces caractéristiques s'appliquent soit au niveau des référents (niveau extensionnel : α , γ), soit au niveau des sens (niveau intensionnel : β , δ). De l'autre, elles mettent l'accent soit sur l'inhomogénéité de la structure interne des catégories (gradient de typicalité : α , β), soit sur le problème de délimitation des frontières des catégories (pas de condition nécessaire et suffisante : β , γ).

Si l'on reprend l'exemple de *fruit*, la propriété (α) se manifeste par le fait que, dans l'acception de *fruit* en tant qu'aliment, la pomme est plus typique que la noix de coco. La propriété (β) transparait dans les similitudes entre les différents sens de *fruit* qui présentent une ressemblance de famille. La propriété (γ) traduit la sempiternelle question de savoir si, alimentaires, la tomate est un fruit plutôt qu'un légume. Quant à la propriété (δ), elle exprime le fait qu'il est vain de chercher un

	Niveau extensionnel	Niveau intensionnel
Gradient de typicalité	(α) Les référents exhibent des degrés de typicalité.	(β) Les sens sont structurés par des ressemblances de famille, certains étant plus centraux.
Pas de condition nécessaire et suffisante	(γ) Il y a des fluctuations aux frontières des catégories de référents.	(δ) Les sens ne peuvent être définis par une condition nécessaire et suffisante.

Tableau 1.3 – Propriétés des catégories sémantiques d’après Geeraerts (1997)

critère, une condition nécessaire et suffisante, permettant de répondre une bonne fois pour toutes si, oui ou non, la tomate est un fruit, alimentaires parlant.

Ayant identifié ces quatre propriétés, Geeraerts (1997) établit pour chacune d’entre elles une hypothèse quant à son influence sur les changements sémantiques.

- (ζ) La contrepartie diachronique de la propriété (α) est que le noyau prototypique des référents d’un des sens d’une unité lexicale peut changer.
- (η) La contrepartie diachronique de la propriété (β) est que la structure synchronique des différents sens d’une unité lexicale reflète ses développements diachroniques.
- (θ) La contrepartie diachronique de la propriété (γ) est que l’incertitude quant aux frontières des sens d’une unité lexicale peut produire un phénomène de polygénèse sémantique.

- (*l*) La contrepartie diachronique de la propriété (δ) est que le savoir encyclopédique peut être à l'origine de développements sémantiques et qu'il est par conséquent impossible de dresser une démarcation entre sens linguistique et savoir encyclopédique.

L'hypothèse (ζ) stipule que l'ensemble des référents les plus typiques d'un des sens d'une unité lexicale peut varier au cours du temps. Pour illustrer son propos, Geeraerts (1997) présente une étude au cours de laquelle il a étudié les variations entre 1988 et 1992 des référents désignés par le néerlandais *legging* (les caleçons longs, fins et moulants pour femme, dont Geeraerts (1997) date l'apparition en 1987) en utilisant comme corpus des catalogues de vente par correspondance. Pour chaque vêtement appelé *legging* (ou bien *leggings* ou *caleçon*, des synonymes de *legging*), Geeraerts (1997) a relevé à partir des photos de catalogues six caractéristiques : sa longueur (au-dessus du genou, juste au-dessous du genou, ou long jusqu'à la cheville), sa largeur (moulant, près du corps ou ample), la présence ou non d'un pli, le type de tissu (un tissu doux et finement tissé, un tissu tissé plus épais, un tissu transparent, ou un autre tissu, comme de la toile de jean), sa fonction (vêtement à porter de jour de manière apparente ou bien élément de lingerie ou vêtement de nuit) et le sexe de la personne portant le vêtement. À partir de leur fréquence, Geeraerts (1997) a ainsi pu établir la typicalité de chaque configuration d'année en année. Pour les cinq années sur lesquelles porte l'étude, la configuration la plus fréquente est celle d'un *legging* long jusqu'à la cheville, moulant, sans pli, confectionné dans un tissu fin et doux, porté de jour de manière apparente et par une femme. Il en déduit que cette configuration était le prototype de la catégorie et calculé un score de déviation par rapport au prototype pour toutes les autres configurations (tableau 1.4).

Il ressort que d'année en année des configurations de plus en plus éloignées du

Année	Déviation							
	0	0.5	1	1.5	2	2.5	3	3.5
1988	38.9	44.4	16.17					
1989	52.4	19.0	23.8	4.8				
1990	31.9	38.3	21.3	6.4	2.1			
1991	47.8	30.1	14.0	4.8	1.6	1.1	0	0.5
1992	42.8	34.6	11.3	8.2	1.9	0.6	0.3	0.3

Tableau 1.4 – Fréquence de l'ensemble des configurations présentant une déviation donnée, année par année. D'après Geeraerts (1997).

prototype sont désignées par le terme *legging*. Cela a pour conséquence d'élargir le champ des configurations les plus typiques : les configurations présentant une déviation de 1, étaient en 1988 à la frontière de la catégorie, donc peu typiques. En 1991, ces mêmes configurations sont proches du prototype au regard des nouvelles configurations introduites entre temps. Elles ont donc gagné en typicalité, au fur et à mesure que le sens de *legging* s'élargissait. C'est le type de comportement prédit par l'hypothèse (ζ).

Si l'hypothèse (ζ) porte sur un des sens d'une unité lexicale, l'hypothèse (η) porte sur l'ensemble de ses sens, regardés comme un catégorie. Les différents sens qui forment cette catégorie exhibent une ressemblance de famille, et certains sont plus typiques que d'autres. Les développements diachroniques se font en prenant en compte les caractéristiques de cette catégorie. Comme exemple, Geeraerts (1997) donne les développements successifs du néerlandais *vergrijpen*, entre 1500 et 1900, sur la base des données historiques fournies par le *Woordenboek der Nederlandsche Taal* (Dictionnaire Historique du Néerlandais) (1.8 et 1.5).

Les différents développements de *vergrijpen* et les relations entre ses sens in-

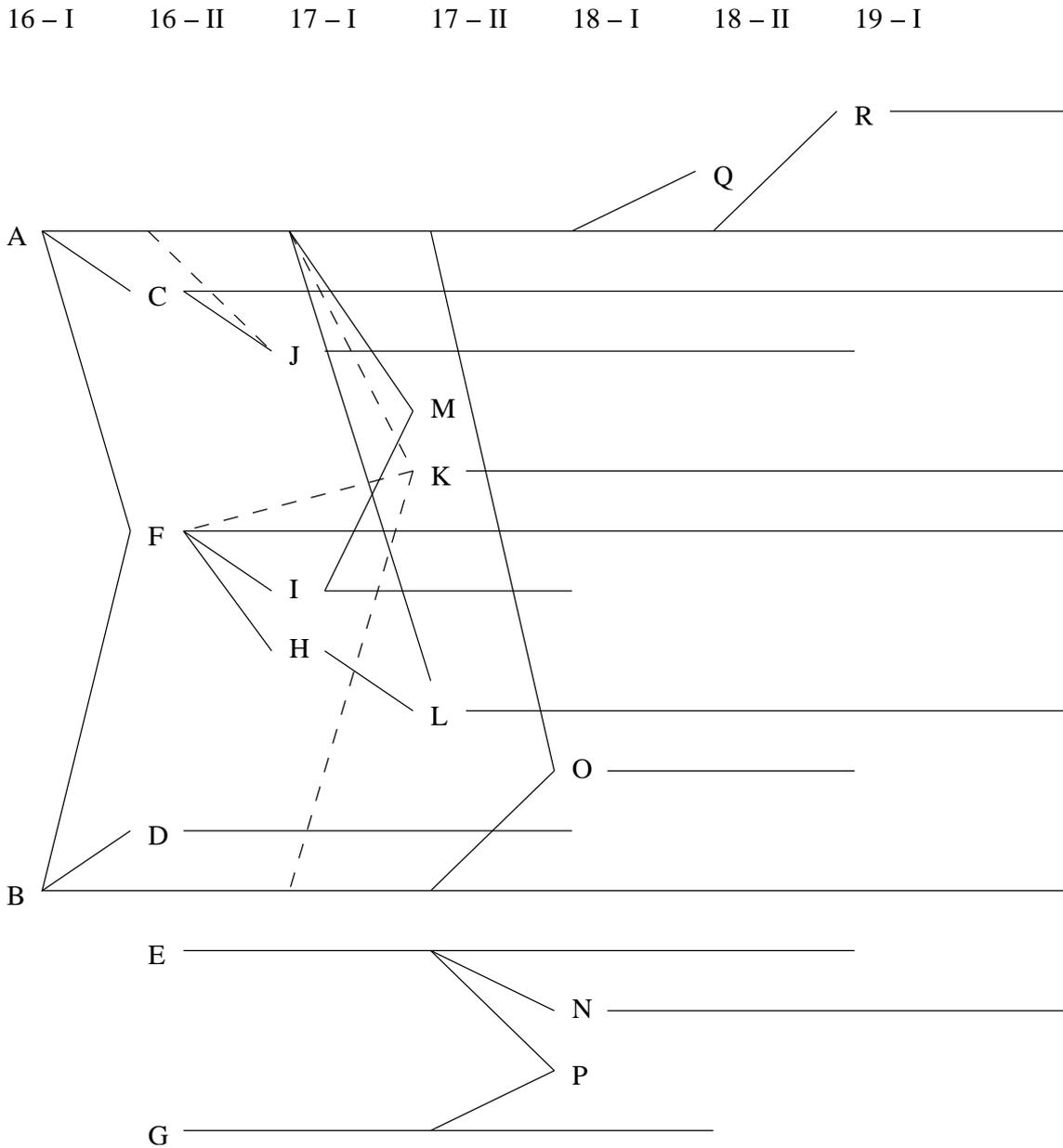


Figure 1.8 – Développements diachroniques de *vergrijpen*. Le décours temporel est discrétisé en demi-siècles, de la première moitié du 16^e siècle (16-I) à la première moitié du 19^e (19-I). Les gloses des labels A à R sont données par le tableau 1.5. Les lignes horizontales indiquent la persistance temporelle des sens. Les lignes obliques indiquent les rapports diachroniques qu'ils entretiennent, les lignes en pointillés indiquant des rapports plus faibles. D'après Geeraerts (1997).

Label	Glose
A	Utiliser la violence physique envers quelqu'un
B	S'opposer à quelqu'un à qui l'on doit respect et obéissance
C	Nuire à quelqu'un d'une manière non physique
D	S'opposer à un principe abstrait
E	Se tromper
F	Faire quelque chose d'interdit
G	Faire une erreur
H	Commettre un adultère
I	Faire quelque chose de déconseillé
J	Nuire à quelque chose d'une manière non physique
K	Voler
L	Bafouer l'honneur d'une femme
M	Boire ou manger excessivement
N	Se faire mal en saisissant quelque chose
O	Se rebeller violemment
P	Arrêter quelqu'un d'autre que le suspect recherché
Q	Se suicider
R	Endommager quelque chose

Tableau 1.5 – Gloses des labels de la figure 1.8.

diquent que ces derniers ne forment pas une catégorie classique. Tout d'abord, le fait qu'il soit possible qu'un nouveau sens soit issu de plusieurs anciens sens (F, J, K, L, M, O et P) indique que ceux-ci partagent des traits (le socle commun sur lequel se développe le nouveau sens) ; autrement dit la catégorie des sens est structurée par une ressemblance de famille. Ensuite, certaines nuances apparaissent mais ne se maintiennent que pendant une période restreinte (I, P, Q) : ces sens sont marginaux et peu typiques. Inversement, d'autres sens apparaissent plus centraux, et donc plus résistants au temps et plus productifs lors des changements sémantiques (A, B, F). Tous ces éléments sont le reflet diachronique du fait que la structure sémantique synchronique de *vergrijpen* est une catégorie non classique (et inversement, la structure

sémantique synchronique est une conséquence des développements diachroniques).

L'hypothèse (γ) prédit que, puisque les frontières des catégories sémantiques sont floues, des fluctuations à ces frontières peuvent se produire, dont une des manifestations est un phénomène que Geeraerts (1997) appelle *polygénèse lexicale* et par lequel un nouveau sens pour une unité lexicale peut apparaître plusieurs fois éphémèrement et de manière indépendante, à différentes époques. Comme exemples, Geeraerts (1997) cite plusieurs cas empruntés au néerlandais, comme *verduisteren* "devenir ou rendre sombre ; éclipser". On trouve ce mot dans le sens de "faire disparaître quelqu'un" dans les corpus des 16^e, 17^e et 18^e siècles. Après 200 ans d'abandon de ce sens, Geeraerts en a relevé une nouvelle utilisation par un chanteur néerlandais apparemment non influencé par les écrits de la Renaissance.

Enfin, l'hypothèse (ι) prédit qu'en l'absence de conditions nécessaires et suffisantes pour définir chacun des sens d'une unité lexicale, la distinction entre sens linguistique et savoir encyclopédique s'effondre, et que le savoir encyclopédique peut contribuer à la création de nouveaux sens. Geeraerts (1997) considère, entre autre, l'exemple tiré du néerlandais *kruipen* "ramper". Si parmi tous les déplacements auxquels peut référer *kruipen* une majorité sont des déplacements lents, on peut néanmoins très bien concevoir qu'il est possible de ramper rapidement. Si le sens de *kruipen* était une condition nécessaire et suffisante délimitant l'ensemble des déplacements auxquels *kruipen* peut référer, la vitesse du déplacement ne serait donc pas un critère définissant cette catégorie. Le fait que *kruipen* implique, dans la plupart des cas, se déplacer lentement, n'appartiendrait donc pas au sens linguistique de ce mot, mais au savoir encyclopédique. La vitesse de déplacement ne devrait donc pas intervenir dans les processus changements sémantiques, concernés par le sens. Or, *kruipen* a été l'objet du changement "ramper" > "se déplacer lentement". Il n'est

donc pas possible d'identifier le sens *kruipen* "ramper" à une condition nécessaire et suffisante. Celle-ci ne rendrait pas compte de la structure interne de la catégorie des référents. Néanmoins, au sein de celle-ci, bien qu'il soit possible de ramper rapidement, les déplacements lents forment un sous-ensemble plus saillant – ils sont plus typiques – à l'origine d'un changement sémantique. La structuration interne de la catégorie doit donc faire partie intégrante du sens, et la distinction entre sens linguistique et savoir encyclopédique n'a plus lieu d'être.

3.3 Linguistique cognitive

3.3.1 Structuration de notre système conceptuel

La linguistique cognitive a été érigée sur les ruines de la sémantique générative. Cette dernière, du fait de l'instabilité d'une partie de ses fondations (elle reposait sur la grammaire générative, une vision classique des catégories, ...) s'était effondrée face à l'épreuve de la validation empirique. Néanmoins, une autre partie de ses fondations (une vision du langage reposant sur l'ensemble de la cognition, la place de la sémantique au centre du langage, ...) se révèle aujourd'hui un socle solide sur lequel repose l'ensemble de l'édifice de la linguistique cognitive.

Plus qu'une entrée en matière historique à la linguistique cognitive, le paragraphe précédent se veut être un exemple pour illustrer les propos de Lakoff & Johnson (1980) : les métaphores sont omniprésentes dans le langage. Elles sont systématiques et cette systématisme nous apprend qu'elles ne sont pas juste des façons de parler, mais qu'elles reflètent directement le fonctionnement de la cognition : *"notre système conceptuel ordinaire, qui nous sert à penser et à agir, est de nature*

fondamentalement métaphorique" (Lakoff & Johnson, 1980, p. 13). Le paragraphe précédent regorge de métaphores : il y est dit que la linguistique cognitive est *érigée*, que la sémantique générative est en *ruines* car elle s'est *effondrée* à cause de l'instabilité de ses *fondations*, ... La toute dernière métaphore de ce paragraphe donne la clé permettant de saisir la systématité de ces métaphores : la linguistique cognitive est un *édifice*. Toutes ces métaphores ont comme source ce qui a trait au bâtiment, et toutes ont comme cible ce qui a trait à la linguistique cognitive ou à la sémantique générative. Ce qu'affirment Lakoff & Johnson (1980), c'est que toutes ces métaphores langagières sont des instances d'une opération métaphorique plus générale par laquelle l'ensemble du domaine conceptuel du bâtiment est projeté métaphoriquement sur le domaine conceptuel des théories scientifiques (Grady, 1997). Ce type de projection, la métaphore conceptuelle, est à la base de l'organisation de notre système conceptuel proposée par la linguistique cognitive.

Par *système conceptuel*, nous entendons la manière dont nos concepts sont organisés et la manière dont ils acquièrent une signification. Le concept est l'unité de base du système conceptuel. Il définit une catégorie et un mot possède un sens en vertu du fait qu'il est associé à un concept. Un mot polysémique est associé à plusieurs concepts. Un concept n'apparaît jamais isolément, mais est toujours saisi, ou *profilé* (Langacker, 1987), vis-à-vis d'un contexte qui encapsule le savoir présupposé par le concept. La littérature propose plusieurs outils théoriques pour rendre compte de ces structures : *frames* (Fillmore, 1982), *domaines* (Langacker, 1987), *modèles cognitifs idéalisés* (Lakoff, 1987), ... Toutes ces propositions théoriques ne sont pas strictement identiques, mais toutes constituent un contexte vis-à-vis duquel les concepts sont saisis (Clausner & Croft, 1999). Nous utiliserons le terme générique de *domaine* pour désigner ces structures contextuelles. Pour illustrer ce point,

prenons l'exemple du domaine temporel. Futur, passé et présent sont des concepts, mais ne peuvent être compris indépendamment les uns des autres. Ils doivent au contraire être appréhendés à travers le domaine temporel qui les structure le long d'un axe orienté.

Nous avons débuté cette section en montrant qu'un domaine peut être appréhendé en y projetant métaphoriquement un autre domaine. Les concepts du domaine source sont alors projetés sur les concepts du domaine cible (les fondations des bâtiments sont par exemple projetées sur les postulats des théories scientifiques). Ce type de projection est fondamental à la structuration de notre système conceptuel, car "*les métaphores nous permettent de comprendre un domaine d'expérience dans les termes d'un autre*" (Lakoff & Johnson, 1980, p. 127). Mais pour que ce processus de transfert de compréhension soit possible, encore faut-il que nous ayons au préalable une compréhension du domaine source. Il n'est pas possible d'envisager que tous les domaines de notre structure conceptuelle soient porteurs de sens par le seul processus de métaphore conceptuelle, car nous ferions alors face à une circularité, une récurrence infinie de métaphores, d'où nous ne tirerions aucune compréhension. Pour que la métaphore conceptuelle puisse être un mécanisme de transfert de compréhension, il est donc nécessaire de justifier une compréhension directe de certains concepts. Cette compréhension directe est rendue possible par ce qui constitue un des axiomes de la linguistique cognitive : notre activité mentale est inscrite dans notre corps (*embodied*), qui, en tant que média de nos interactions avec le monde extérieur, ancre dans notre système sensori-moteur notre compréhension de certains concepts (Lakoff & Johnson, 1980 ; Johnson, 1987 ; Lakoff, 1987 ; Lakoff & Turner, 1989 ; Langacker, 1987 ; Lakoff & Johnson, 1999 ; Lakoff & Núñez, 2000 ; Talmy, 2000 ; des idées similaires ont été proposées dans d'autres domaines que la linguistique).

tique : Merleau-Ponty, 1945 ; Varela, Thompson, & Rosch, 1991 ; Edelman, 1992 ; Damasio, 1994 ; Barsalou, 1999).

Ancrage corporel

Nous avons une compréhension directe des concepts concrets, c'est-à-dire directement appréhendables par notre système sensori-moteur. Parmi ceux-ci, se trouvent les concepts correspondant à des catégories de niveau de base : rappelons que pour ces catégories nous avons une perception gestaltique, la faculté de former et manipuler des images mentales et des programmes moteurs. Les concepts correspondants sont donc directement ancrés dans notre système sensori-moteur. Plus précisément, nous appréhendons le monde via notre corps, et ce corps, de par sa forme, ses fonctions, sa structuration, nous offre une vision du monde organisée autour des catégories de niveau de base. Ainsi, nous comprenons ces concepts car ils correspondent à notre expérience telle que nous la vivons à travers notre corps.

Nous avons aussi une compréhension directe des relations spatiales, du fait que notre système sensori-moteur nous permet de percevoir l'espace, et de nous y mouvoir. Johnson (1987) a introduit la notion d'image-schéma pour formaliser notre conceptualisation de l'espace. Les images-schémas, ou plus simplement schémas, sont les éléments sensori-moteurs basiques, correspondant à des expériences corporelles récurrentes de l'espace. Par exemple nous possédons une image-schéma CONTENANT. Nous conceptualisons en permanence des zones de l'espace comme des contenants :

Consider just a small fraction of the orientational feats you perform constantly in your daily activities—consider, for example, only a few of the many *in-out* orientations that might occur in the first few minutes of an ordinary day. You wake *out* of a deep sleep and peer *out* from

beneath the covers *into* your room. You gradually emerge *out* of your stupor, pull yourself *out* from under the covers, climb *into* your robe, stretch *out* your limbs, and walk *in* a daze *out* of your bedroom and *into* the bathroom. You look *in* the mirror and see your face staring *out* at you. You reach *into* the medicine cabinet, take *out* the toothpaste, squeeze *out* some toothpaste, put the toothbrush *into* your mouth, brush your teeth, and rinse *out* your mouth. At breakfast you perform a host of further *in-out* moves—pouring *out* the coffee, setting *out* the dishes, putting the toast *in* the toaster, spreading *out* the jam on the toast, and on and on ¹. (Johnson, 1987, pp 30-31)

L'ancrage corporel de ce schéma est d'autant plus profond que l'appréhension même de notre corps se fait au travers de ce schéma : nous comprenons notre corps comme un intérieur délimité de l'extérieur par une frontière. Nous avons une telle compréhension de notre corps car inspirer, expirer, manger, boire, déféquer, uriner, ... sont des activités récurrentes que nous vivons à travers notre corps, en impliquant une distinction entre intérieur et extérieur. Émanant directement de notre expérience corporelle, l'image-schéma CONTENANT est directement porteuse de sens pour nous. Un schéma est une entité structurée. Pour reprendre l'exemple du schéma CONTENANT, celui-ci est décomposable en un INTÉRIEUR, une FRONTIÈRE et un EXTÉRIEUR. Les images-schéma ont ceci de schématiques qu'elles ont juste une structure topologique. En tant que structures dont nous possédons une compréhension directe, les images-schémas nous permettent d'organiser notre structure conceptuelle : "la notion même de «structure» dans notre système conceptuel est caractérisée par des images-schémas"² (Lakoff & Johnson, 1999, p. 77). Nous disposons de nombreuses images-schémas pour structurer notre système conceptuel : CENTRE/PÉRIPHÉRIE, PARTIE/TOUT, SOURCE/CHEMIN/DESTINATION, HAUT/BAS,

¹ Afin de conserver toute la pertinence de l'exemple de Johnson, nous avons préféré lui épargner l'épreuve de notre traduction.

² Notre traduction.

DEVANT/DERRIÈRE, ... Toutes correspondent à des schématisations topologiques d'expériences corporelles récurrentes.

Soutiens empiriques de l'ancrage corporel

De nombreux résultats expérimentaux soutiennent l'hypothèse de l'existence de représentations directement ancrées dans les systèmes sensori-moteurs. Barsalou et son équipe ont utilisé des paradigmes de génération et de vérification de propriétés (Barsalou, Solomon, & Wu, 1999 ; Solomon & Barsalou, 2001 ; Kan, Barsalou, Solomon, Minor, & Thompson-Schill, 2003 ; Wu & Barsalou, 2003). Dans les paradigmes de génération de propriétés, un nom d'objet est présenté aux sujets, et il leur est demandé d'en lister les propriétés caractéristiques. Dans les tâches de vérification, un nom d'objet et des propriétés sont présentés, et il est demandé aux sujets de vérifier que chacune des propriétés s'applique à l'objet. Les objets utilisés sont typiquement des objets de niveau de base. Ces tâches nécessitent d'activer une représentation de l'objet. Solomon & Barsalou (2001) ont utilisé deux conditions pour vérifier l'hypothèse que les représentations sont sensori-motrices : d'une part une condition neutre, où il est simplement demandé aux sujets de lister ou de vérifier la présence des propriétés, et d'autre part une condition d'imagerie mentale, où il est explicitement demandé aux sujets de former une image mentale, c'est-à-dire de faire appel à leur système perceptif pour effectuer les tâches. Leurs résultats montrent que les performances sont identiques dans les deux conditions, suggérant que dans la condition neutre les sujets procèdent aussi par imagerie mentale sans que cela leur ait été explicitement demandé. Wu & Barsalou (2003) ont demandé à un groupe de sujets de lister des propriétés d'objets désignés par leur nom, et à un autre groupe de lister les propriétés des mêmes objets, mais présentés avec un qualificatif

modifiant leur apparence (ils ont par exemple présenté *pastèque* au premier groupe et *demi-pastèque* au second). L'hypothèse est que si la représentation mentale activée pour accomplir la tâche est de nature sensori-motrice, les propriétés cachées révélées par le qualificatif (comme les pépins des pastèques qui ne sont pas apparents, sauf si elle est coupée en deux) devraient être plus fréquemment citées par le groupe auquel l'objet est proposé avec un qualificatif. Leurs résultats confirment cette hypothèse.

Les expériences précédentes mettent l'accent sur la composante sensorielle des représentations mentales. Il a été montré que l'ancrage corporel possède aussi une composante motrice. Ainsi, Klatzky, Pellegrino, McCloskey, & Doherty (1989) ont montré que la compréhension d'actions manuelles décrites verbalement est facilitée si les sujets adoptent une position de la main congruente avec l'action décrite. De manière similaire, Tucker & Ellis (2001) ont fait effectuer à des sujets une tâche de catégorisation entre objets naturels (comme une pomme ou une fleur) et objets manufacturés (comme une clé ou un marteau). Pour fournir leurs réponses, les sujets utilisaient un dispositif constitué d'un cylindre qu'ils tenaient entre le majeur, l'annulaire et l'auriculaire, et la paume de main. Ce cylindre était surmonté d'un petit interrupteur qu'ils tenaient entre le pouce et l'index. Les réponses pouvaient être données soit par une pression franche du cylindre, soit par une pression fine de l'interrupteur. Le résultat important de cette étude est que les sujets catégorisaient plus vite l'objet si la manière dont il se manipule est congruente avec le type de pression à effectuer (une fleur et une clé se saisissent entre le pouce et le majeur et étaient donc catégorisées plus rapidement si leur catégorie était assignée à l'interrupteur, tandis que le marteau et la pomme se saisissent avec l'ensemble de la main et étaient donc catégorisés plus rapidement si leur catégorie était assignée au

cylindre).

Glenberg & Kaschak (2002) ont montré que les mouvements du bras sont aussi activés lors de la conceptualisation d'action. Lors de la vérification qu'une phrase telle que *Ouvre le tiroir* est sémantiquement correcte, la réponse est donnée plus rapidement si elle nécessite de rapprocher le bras du corps (dans la même direction que l'action de la phrase) que si elle nécessite de l'en éloigner.

Des programmes oculomoteurs sont aussi associés à la conceptualisation : Spivey & Geng (2001) ont enregistré les saccades oculaires de sujets en train d'écouter des descriptions de scènes. Les scènes étaient décrites en suivant une direction donnée, vers le haut, le bas, la gauche ou la droite. Par exemple, la description vers le haut relatait les activités des habitants d'un immeuble, étage par étage, et en partant du bas. Leurs résultats montrent un nombre significativement plus élevé de saccades dans la direction de la description de la scène, suggérant que la conceptualisation de la scène à une base oculomotrice.

Pulvermuller, Harle, & Hummel (2001) en électroencéphalographie (EEG), Hauk, Johnsrude, & Pulvermuller (2004) en imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (IRFm) et Pulvermuller, Hauk, Nikulin, & Ilmoniemi (2005) en stimulation magnétique transcranienne (TMS) ont proposé des tâches de décision lexicale (où il est demandé aux sujets si une suite de lettres correspond à un mot de leur langue) sur des verbes engageant différentes parties du corps (*marcher, parler, saisir, ...*). Ils ont montré que chaque verbe activait la partie du cortex pré-moteur associée à la partie du corps qu'il engageait.

Métaphore conceptuelle

Nous avons vu que nous comprenons toute une partie de nos concepts par leur ancrage corporel. Mais il demeure toute une autre partie de nos concepts qui correspondent à des entités qui ne sont pas appréhendables par notre système sensorimoteur et dont nous n'avons donc pas de compréhension directe. Notre compréhension de ces concepts provient alors du mécanisme de métaphore conceptuelle. Reprenons l'exemple du temps déjà évoqué et dont la structuration métaphorique a été étudiée en détail (Lakoff & Johnson, 1980 ; Lakoff, 1993 ; Yu, 1998 ; Lakoff & Johnson, 1999 ; Boroditsky, 2000, 2001 ; Gentner, Imai, & Boroditsky, 2002 ; Boroditsky & Ramscar, 2002 ; Radden, 2004 ; Núñez & Sweetser, à paraître). Nous avons dit du domaine temporel qu'il structurait passé, présent et futur le long d'un axe orienté. Cette structuration est une projection métaphorique du domaine spatial. Nous ne percevons pas le temps directement mais nous le conceptualisons à partir de notre perception de l'espace : nous pouvons avoir du temps *devant* nous ou regarder *en arrière* pour contempler celui qui s'est déjà écoulé. Notre conceptualisation du temps est structurée à partir du schéma spatial DEVANT/DERRIÈRE. Le derrière est métaphoriquement projeté sur le passé, tandis que le devant est métaphoriquement projeté sur le futur. Les projections métaphoriques ne sont pas nécessairement universelles, et différentes cultures peuvent opter pour différentes métaphores conceptuelles (Radden, 2004). Le temps étant unidimensionnel et asymétrique, deux des trois schémas spatiaux sont disponibles : le schéma GAUCHE/DROIT étant, de par la nature de notre corps, symétrique, aucune culture ne conceptualise le temps selon cet axe (Clark, 1973 ; Traugott, 1978). En revanche, à la différence, entre autres, des langues occidentales, le Mandarin lexicalise le temps au travers d'une projec-

tion métaphorique du schéma HAUT/BAS (Yu, 1998) : le haut est métaphoriquement projeté sur le passé, tandis que le bas est métaphoriquement projeté sur le futur. Les variations culturelles de conceptualisation d'un domaine ne proviennent pas uniquement du domaine source. Elles peuvent aussi provenir de la manière dont le domaine source est projeté sur le domaine cible. Ainsi, en aymara, parlée en Bolivie (Miracle & Dios Yapita Moya, 1981 ; Núñez & Sweetser, à paraître), en toba, parlée en Argentine (Klein, 1987), et en malgache (Dahl, 1995), le domaine temporel est conceptualisé, comme dans les cultures occidentales, selon l'axe spatial DEVANT/DERRIÈRE, mais la projection métaphorique est différente : le devant est projeté sur le passé et le derrière sur le futur. Cette projection est motivée par le fait que le passé est connu, donc visible et devant nous, alors que le futur est inconnu, donc invisible et derrière nous.

Un domaine peut être conceptualisé par plusieurs métaphores, soit concurrentes, soit complémentaires. Par exemple, en mandarin, la structuration selon le schéma DEVANT/DERRIÈRE existe aussi, et est en compétition avec le schéma HAUT/BAS. Les schémas unidimensionnels DEVANT/DERRIÈRE ou HAUT/BAS ne sont pas suffisants pour une conceptualisation complète du temps, car ils sont statiques. Or, lorsque nous souhaitons conceptualiser la succession temporelle des événements, il est nécessaire d'introduire une notion de mouvement au domaine temporel. Cela se fait par la projection du schéma SOURCE-CHEMIN-DESTINATION sur le domaine temporel. Cette projection peut se faire de deux façons différentes : soit ce schéma s'applique aux événements qui jonchent le temps (les événements viennent du futur, passent par le présent pour aller dans le passé – par exemple *la fin de la semaine approche*) et nous parlerons alors de conceptualisation *événement-centrée*, soit il s'applique à nous (nous venons du passé et passons par le présent pour aller

dans le futur – par exemple *nous approchons de la fin de la semaine*) et nous parlerons d'une conceptualisation *égo-centrée*. Des variations interculturelles peuvent aussi provenir des rapports de forces entre des conceptualisations concurrentes. Les exemples ci-dessus montrent que les conceptualisations *égo-centrée* et *événement-centrée* coexistent en français. Néanmoins un locuteur français interprétera toujours la phrase *le rendez-vous de mercredi a été avancé de deux jours* selon la conception *événement-centrée* : le mouvement est celui des événements, donc en provenance du futur et en direction du passé, et le rendez-vous a donc lieu le lundi. En revanche, en anglais, où les deux conceptualisations coexistent aussi, les rapports de forces ne sont pas les mêmes. Ainsi, la phrase *The meeting has been moved forward two days* est ambiguë car elle peut être interprétée selon les deux conceptualisations : le meeting peut avoir lieu le lundi comme le vendredi.

Soutiens empiriques de la métaphore conceptuelle

L'idée que nous conceptualisons les domaines abstraits, non directement accessibles par notre système sensori-moteur, par le biais de métaphores conceptuelles est soutenue par des résultats empiriques. Par exemple, notre conceptualisation du temps a été expérimentalement étudiée (Boroditsky, 2000, 2001 ; Gentner et al., 2002). Une des expériences effectuées par Boroditsky (2000) consistait à présenter à chaque sujet un questionnaire de deux pages. Sur la première étaient présentés quatre dessins. Les quatre dessins représentaient des situations spatiales soit *égo-centrées* (un personnage qui se déplace parmi des objets) soit *objet-centrées* (l'équivalent spatial de conceptualisation temporelle *événement-centrée*). Pour chaque sujet, les quatre dessins étaient du même type. Chaque dessin était assorti d'une phrase descriptive, et les sujets devaient répondre si oui ou non la phrase décrivait le dessin.

Les dessins de la première page servaient d'amorce à la question temporelle posée aux sujets sur la seconde page. Cette question était ambiguë, pouvant amener deux réponses différentes selon la conceptualisation temporelle utilisée, égo-centrée ou événement-centrée. Les résultats montrent que 70% des sujets répondaient de manière congruente avec l'amorce, montrant ainsi que les métaphores conceptuelles façonnent notre appréhension des champs de la réalité pour lesquels notre corps ne nous offre pas de saisie directe.

Nous avons décrit au cours des dernières sections la structuration de notre système conceptuel telle que la linguistique cognitive la conçoit. Nous allons à présent nous pencher sur la manière dont cette structuration peut rendre compte des changements sémantiques.

3.3.2 Changements sémantiques et métaphore conceptuelle

Sweetser (1990) a démontré que le mécanisme de métaphore conceptuelle était aussi à l'œuvre dans les changements sémantiques. Sweetser a, entre autre, analysé l'extension du sens des verbes de perception vers d'autres domaines dans les langues indo-européennes. Sa conclusion est que "*the internal self is pervasively understood in terms of the bodily external self, and hence described by means of vocabulary drawn (either synchronocally or diachronically from the physical domain*" (*ibid.* p. 45) : lorsque le sens d'un verbe de perception est étendu vers un autre domaine, il l'est vers le domaine mental, et toutes ces extensions sont guidées de manière systématique par une même métaphore conceptuelle. Cette métaphore est structurée, chaque modalité perceptuelle se projetant sur un des aspects de la vie mentale :

- La vue se projette métaphoriquement sur le versant objectif et intellectuel de

la vie mentale, sur l'intellect, le savoir. Par exemple :

proto indo-européen **weid-* "voir"

> grec ancien *ειδου* "voir", parfait *οιδα* "savoir" > ang. *idea* "idée"

> ang. *wise* "sage, avisé" ; ang. *wit* "intelligence, bon sens"

> irlandais *fios* "savoir, connaissance"

- L'ouïe se projette métaphoriquement sur le versant social de la vie mentale, sur la communication et ses conséquences ainsi que sur l'obéissance. Par exemple :

proto indo-européen **k'leu-s-* "entendre"

> gr. anc. *κλυω* "entendre, écouter, être réceptif, prêter attention"

> ang. *listen* "écouter, prêter attention"

> danois *lystre* "obéir"

- Le goût se projette métaphoriquement sur le versant des préférences personnelles. Par exemple, synchroniquement, fr. *goût* "saveur, penchant" ; ang. *taste* "saveur, penchant".

- Le toucher se projette métaphoriquement sur le versant émotionnel de la vie mentale. Par exemple :

gr. anc. *πασχω* "souffrir physiquement" > "éprouver une sensation"

lat. *pati* "souffrir physiquement"

> lat. tardif *passio* "souffrance, passion" > fr. *passion* (Buck, 1949)

- L'odorat ne semble pas être source d'extension sémantique, comme l'avait déjà noté Williams (1976) et Viberg (1983).

Sweetser (1990) justifie ces différentes projections en argumentant que nous avons des expériences similaires entre les domaines perceptuels sources et les domaines mentaux cibles correspondants. De ce fait, ces derniers, abstraits, sont conceptualisés via les premiers dont nous avons une compréhension directe. Ainsi, de tous

nos sens, la vue est celui pour lequel notre contrôle attentionnel est le plus précis, et "*la capacité d'identifier à volonté un stimulus parmi d'autres est une caractéristique saillante de la vue et de la pensée, mais certainement pas une caractéristique d'aucun autre sens, à l'exception de l'ouïe. Mais même l'ouïe est dirigée moins consciemment et moins facilement que la vue – Je peux littéralement déplacer mes yeux d'un objet à l'autre, alors qu'il demande un sérieux effort de prêter attention à un stimulus auditif parmi d'autres*" (ibid. p. 38). Par ailleurs, ce parallèle entre vue et objectivité transparaît aussi dans le fait que la vue est identique pour des personnes différentes. Deux individus ayant la même position partagent le même point de vue, que ce soit physiquement ou intellectuellement. Enfin, la vue est un sens permettant de percevoir à distance, et l'objectivité est conceptualisée comme une prise de distance par rapport aux faits. À l'inverse, le goût et le toucher sont des sens de contact et sont donc liés aux aspects subjectifs de notre vie mentale. La saillance des propriétés hédoniques des stimuli gustatifs ainsi que la variété inter-individuelle dans les préférences alimentaires lient le goût à nos penchants personnels. Enfin, la projection du toucher vers le domaine émotionnel émane directement des manifestations physiques des émotions.

L'ouïe est le sens principal par lequel nous établissons la communication et par conséquent nos interactions sociales. Aussi, "*il est naturel que la réception auditive physique soit liée à notre capacité à prêter attention, à notre 'réceptivité' interne, et par conséquent à l'obéissance*" (ibid., p. 41). L'ouïe partage néanmoins un certain nombre de points communs avec la vue : si le contrôle attentionnel sur l'ouïe est moins puissant que celui sur la vue, il n'en est pas moins réel et, comme la vue,

¹Notre traduction

²Notre traduction.

l'ouïe permet de percevoir à distance. Les résultats de Evans & Wilkins (2000) qui ont pratiqué une analyse similaire à celle de Sweetser (1990), mais basée sur les langues australiennes, ne sont donc pas surprenants. Il ressort de leur analyse que dans les langues australiennes, si les verbes de perception auditive peuvent développer des sens tels que "prêter attention" ou "obéir (par exemple : lardil *merri* "entendre, écouter, obéir, prêter attention"), ils développent aussi fréquemment des sens dans le domaine de l'intellect (par exemple : warluwarra *rlari-* "entendre, écouter, comprendre, penser" ; avec réflexivisation : mayali *bekkan* "écouter, entendre", *bekkrren* "considérer, réfléchir avant de prendre une décision"). À l'inverse, les verbes de perception visuelle développent rarement des sens vers l'intellect, mais fréquemment vers le domaine social (par exemple : kayardild *kurrija* "désirer sexuellement, regarder avec désir, choisir une épouse" ; tyemeri *nginnyinggin* "voir" , *tisit nginnyinggin* "être jaloux de quelqu'un – *tisit* ne se trouve que dans cette construction). Evans & Wilkins (2000) justifient ces divergences par des différences culturelles dans l'utilisation des modalités perceptives. En particulier, le mode de conversation dans les communautés aborigènes est caractérisé par le fait que le locuteur ne s'adresse généralement pas à une personne en particulier, mais à l'ensemble de la communauté, chaque membre étant libre de s'engager ou de se désengager la conversation à tout moment, exerçant ainsi un contrôle attentionnel actif de sa perception auditive. Par ailleurs, les normes européennes de contact visuel sont perçues négativement, et fixer quelqu'un du regard peut être interprété comme une offense ou un désir sexuel. Enfin, Evans & Wilkins (2000) mettent en avant la tradition orale de la culture aborigène. Le savoir est transmis par des contes et des chansons, et, par exemple, "*connaître un lieu et sa localisation*" signifie "*avoir entendu les chansons*

et les histoires relatives à ce lieu¹" (*ibid.* p. 550). En contrastant le modes de transmission du savoir des cultures à tradition orale avec celui des cultures à tradition écrite, il est possible de penser que "les extensions de 'voir' vers 'penser' et 'savoir' sont donc plus probables dans les cultures à tradition écrite, et, inversement, que les développements à partir de 'entendre' seraient caractéristiques des cultures privilégiant une tradition orale, reflétant le rôle indiscutable de la transmission orale dans l'acquisition du savoir²" (*ibid.* p. 585). Les aspects les plus fondamentaux des différentes cultures façonnent l'appréhension du monde de leurs membres au travers de conceptualisations métaphoriques différentes et influent de cette façon sur les trajectoires suivies par les changements sémantiques.

3.3.3 Métonymie

Si la notion de domaine, structure conceptuelle emmagasinant notre savoir encyclopédique, fournit un cadre permettant de rendre compte des métaphores, elle permet aussi d'appréhender les processus cognitifs qui sous-tendent de l'autre procédé majeur exerçant dans les changements sémantique : la métonymie. Radden & Kövecses (1999) définissent la métonymie comme "*un processus cognitif par lequel une entité conceptuelle, le véhicule, fournit un accès mental à une autre entité conceptuelle, la cible, au sein du même modèle cognitif idéalisé*³". Si les métaphores conceptuelles reposent sur la mise en correspondance des éléments de deux domaines, les métonymies conceptuelles impliquent deux éléments d'un même domaine, l'un d'eux pouvant être le domaine lui même :

¹Notre traduction.

²Notre traduction.

³Notre traduction. Les *modèles cognitifs idéalisés* sont les constructions théoriques de Lakoff (1987) correspondant ce que nous appelons ici *domaine*.

(1.1) Le jambon-beurre attend l'addition

(1.2) Le vélo de Pierre est crevé

Dans l'exemple 1.1, la cible de la métonymie, le client, comme le véhicule, la commande du client, sont deux éléments du même domaine RESTAURANT. Dans l'exemple 1.2 la cible, le pneu, est une partie du domaine VÉLO, qui constitue aussi le véhicule de la métonymie.

La métonymie procède en attirant l'attention de l'interlocuteur qui réceptionne le message sur un aspect saillant du domaine (un point de référence Langacker, 1993), le véhicule, et en lui laissant le soin d'inférer la cible de la métonymie. De fait, *"une expression métonymique bien choisie nous permet de mentionner une entité qui est saillante et aisément encodable, qui par conséquent évoque – essentiellement automatiquement – une cible qui est soit de moindre intérêt ou plus difficile à nommer"*¹(Langacker, 1993, p. 30). Il y a de fait une dimension pragmatique (Grice, 1975 ; D. Sperber & Wilson, 1986) inhérente à la métonymie – comme à tous les tropes, métaphore incluse – qui est un outil conceptuel et linguistique dédié à rendre la communication plus efficace. La plus part des métonymies sont donc des créations *ad hoc* et éphémères, sans conséquences diachroniques. Un premier pas vers un changement sémantique intervient lorsque les implicatures portées par une métonymie deviennent conventionnelles sans pour autant être lexicalisées (Koch, 2004). Les exemples 1.1 et 1.2 sont de ce type : ces métonymies ne sont pas nouvelles et éphémères mais au contraire répandues dans la population (du moins dans la population des serveurs et serveuses pour l'exemple 1.1), mais il est néanmoins difficile de soutenir que jambon-beurre et vélo sont polysémiques et ont respectivement comme sens "client ayant commandé un sandwich jambon-beurre" et "pneu". Néanmoins ce

¹Notre traduction.

premier pas ouvre la voie un second par lequel le nouveau sens créé par métonymie est lexicalisé : on peut alors de parler de changement sémantique. L'exemple 1.1 illustre aussi ce dernier stade : *addition* "somme ; note".

4 Conclusion

Ce chapitre a dressé un historique des recherches sur les changements sémantiques. Non exhaustif, il a illustré trois traditions que nous avons dégagées dans l'étude des changements sémantiques. La tradition taxonomiste, historiquement la première, a été essentiellement foisonnante entre la fin de 19^e siècle et le milieu du 20^e. Elle rassemble des travaux dont l'objectif était de dégager des mécanismes récurrents dans les changements sémantiques. Cette tradition culmine avec la synthèse d'Ullmann (1951/1957, 1952/1965, 1962/1967), qui identifie quatre mécanismes, l'étymologie populaire, l'ellipse, la métaphore et la métonymie, tout en soulignant la prime importance des deux derniers, depuis retenus comme les deux mécanismes majeurs de changements sémantiques (Sweetser, 1990 ; Nerlich, 1992 ; McMahan, 1994 ; Wilkins, 1996 ; Bartsch, 2002 ; Györi, 2002 ; Traugott & Dasher, 2002 ; Haser, 2003).

Le structuralisme qui met en avant la synchronie par rapport à la diachronie, le behaviorisme qui exclut du champ scientifique toute entité mentale, et le générativisme qui met la syntaxe au cœur du langage et relègue la sémantique à un rôle mineur, sont trois courants ayant contribué à un déclin des recherches sur les changements sémantiques pendant plusieurs décennies. Un renouveau s'est opéré dans les années 1970, que nous avons identifié sous le nom de tradition typologique. En sus des métaphores et des métonymies, les recherches appartenant à cette tradition ont mis en lumière de nouvelles régularités dans les changements sémantiques : ces

recherches ont mis en évidence des changements parallèles au sein des langues, en étudiant des champs sémantiques plutôt que des mots pris isolément, mais aussi des changements parallèles entre les langues, en menant des études trans-linguistiques (Williams, 1976 ; Viberg, 1983).

La troisième tradition regroupe des recherches effectuées dans le cadre de la linguistique cognitive. Alors que les deux précédentes ont produit des résultats descriptifs, la linguistique cognitive a permis d'avancer des processus cognitifs sous-tendant les changements sémantiques (Lakoff & Johnson, 1980 ; Sweetser, 1990).

Bien que les quelques 150 années de recherche sur les changements sémantiques aient conduit à des avancées théoriques importantes, les procédés méthodologiques paraissent immuables : observation des manifestations synchroniques des changements sémantiques à l'intérieur d'une langue (les patterns de polysémie ; par exemple, Evans & Wilkins, 2000) ou d'une famille de langue (ensemble de cognats ; par exemple, Sweetser, 1990, chapitre 2), et, le cas échéant, recherche dans des corpus des développements sémantiques (Geeraerts, 1997). Les prochains chapitres de cette thèse vont s'attacher à montrer que d'autres approches sont possibles pour étudier les changements sémantiques, en présentant trois approches très différentes les unes des autres, s'appliquant à des profondeurs historiques différentes.